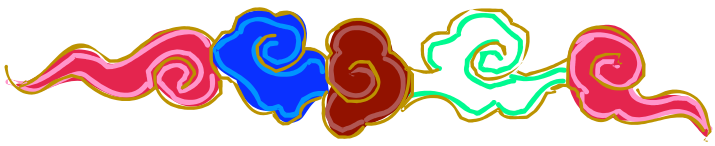
LES FONDATIONS

DU BOUDDHISME

Éléna ROERICH

Traduit par

Rosalie CASELLA et Yves CHAUMETTE



Dépôt légal 1er trimestre 1991
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Copyright © 2009 Ass. Agni Yoga
ISBN : 9 782 907 180 528

Réimprimé en 2009 par l'association AGNI YOGA
33 rue Charles de Gaulle
F- 91330 Yerres
http://agniyoga.n3.net

Couverture : Bouddha, celui qui donne
Buddha the giver, 1932
Tempera on canvas, 124 x 87 cm Bharat Kala Bhavan, Varanasi, India
Russian title: Будда дающий (Две чаши)
Ref. no. 703300

Sangha : terme sanscrit signifiant communauté, au masculin dans le texte, mais prononcé usuellement au féminin, et utilisé ainsi sur la 4ème page de couverture.

ELENA ROERICH

Éléna Roerich (Éléna Ivanovna Chapochnikova) est née le 12 février 1879 en terre de Russie. Le 28 octobre 1901 elle épousait Nicolas Roerich. Elle mourut à Kalimpong, près de Calcutta, en 1955. Ses cendres furent inhumées sur les flancs d'une montagne et un stûpa fut érigé sur cet emplacement.

Quoiqu'elle ait choisi de rester dans l'ombre, elle avait collaboré étroitement à toutes les entreprises de son mari et avait elle-même publié quelques livres, habituellement parus sous des pseudonymes. Elle traduisit en russe la *Doctrine Secrète*, ouvrage monumental rédigé par madame Blavatsky et inspiré par un groupe de sages anciens et mystérieux - les Maîtres ou Mahatmas - en qui résidait la sagesse divine. De plus, elle a entretenu une volumineuse correspondance avec ses étudiants et amis à travers le monde. Elle a écrit sur des sujets éthiques et philosophiques, et en particulier sur l'importance du rôle de la femme dans la nouvelle ère. Pour plusieurs, elle fut un authentique instructeur spirituel.

En 1941, à l'occasion de leur quarantième anniversaire de mariage, Nicolas Roerich écrivait au sujet de son épouse Éléna :

"Quarante années, c'est bien long. Durant un si long voyage, rencontrant bien des tempêtes et des dangers extérieurs, ensemble nous avons vaincu tous les obstacles. Et les obstacles sont devenus des possibilités. Mes livres portent la dédicace suivante : "À Éléna, mon épouse, mon amie, ma compagne de voyage, mon inspiratrice !"

Chacun de ces rôles a été éprouvé dans le feu de la vie. Et à Petersbourg, en Scandinavie, en Angleterre, en Amérique et dans toute l'Asie, nous avons travaillé, étudié, élargi nos consciences. Ensemble nous avons créé, et ce n'est pas sans raison que l'on dit que cette oeuvre devrait être attribuée à deux auteurs : un auteur masculin et un auteur féminin."

LIVRE

"L'évolution de l'ère nouvelle
repose sur la pierre angulaire de
la Connaissance et de la Beauté."

Nicolas ROERICH

मैत्रेय
संघ

PREFACE

La première édition des Fondations du Bouddhisme, anonyme, a été publiée en langue russe en 1927. Le livre a été écrit en 1926 (date qui apparaissait sur la couverture et année de parution du livre Communauté dans la série Agni Yoga) et fut imprimé à Ourga (aujourd'hui Oulan-Bator) en Mongolie, sur la première presse apportée en ce pays.

La première édition en langue anglaise est parue à New York, en 1930, sous le nom de Natalie Rokotoff, un nom de plume parfois utilisé par Madame Elena Roerich. L'ouvrage fut publié par le *Roerich Museum Press*. Une seconde édition en langue anglaise, revue et augmentée par Georges Roerich (fils d'Éléna), fut aussi publiée à New York par la *société Agni Yoga*, en 1971.

Depuis la disparition d'Éléna Roerich en 1955, les éditeurs, après avoir consulté son fils, Svétoslav, ont décidé d'utiliser le propre nom de Madame Roerich.

Le présent ouvrage est traduit de l'édition de 1971. Il contient plusieurs éléments graphiques tirés de la première édition parue en langue russe, éléments qui n'apparaissent pas dans l'édition de 1971.

AVANT - PROPOS

Le grand Gautama a donné au monde un enseignement complet pour la parfaite construction de la vie. Toute tentative pour déifier ce grand révolutionnaire conduit à l'absurdité.

Bien sûr, d'autres êtres se sont succédés avant lui et ont œuvré pour le Bien Commun, mais leurs enseignements sont tombés dans l'oubli au cours des millénaires. On peut donc considérer que Gautama fut le premier à enseigner les lois de la matière et de l'évolution du monde.

La pensée collective contemporaine permet désormais d'établir un pont prodigieux qui relie Gautama, l'Illuminé, au temps présent. Nous ne formulons ceci ni pour le glorifier ni pour le diminuer, mais comme un fait évident et inaltérable.

La loi de l'intrépidité, la loi du renoncement à la propriété, la loi de la valeur du travail, la loi de la dignité de la personne humaine au-delà des castes et des distinctions extérieures, la loi de la vraie connaissance, la loi de l'amour fondé sur la connaissance de soi, font des révélations des instructeurs un continuel arc-en-ciel de joie pour l'humanité.

Etablissons les fondations du bouddhisme selon ses principes manifestes. Le simple Enseignement, dont la beauté égale celle du cosmos, dispersera toute idée d'idolâtrie, indigne du grand Instructeur des hommes.

La connaissance est le fil conducteur de tous les grands instructeurs. La connaissance permettra une libre et vitale approche du grand Enseignement, aussi vitalement réel que la grande Matière elle-même. Laissant de côté les complexités ultérieures, nous nous concentrerons sur ces fondements indéniables.

Joie à tous les êtres !

Joie à tous ceux qui œuvrent !

༄༅། །རྒྱལ་བ་ཤྲཱི་ཏྲི་དུ་ཏྲེ་མ་པ་ར་ཀྵོ་ཏ་པ་ལ་ཕྱག་འཚལ་ལོ།

PREAMBULE

Il est inutile, dans l'étude des fondations du bouddhisme, de s'arrêter sur les complications et ramifications ultérieures. Il est important de savoir que l'idée de purifier l'Enseignement est toujours vivante dans la conscience bouddhiste. Peu après la mort de l'Instructeur, des conciles célèbres eurent lieu à Rājagriha et, plus tard, à Vaiśālī et Patna, qui restituèrent à l'Enseignement son originale simplicité.

Les principales écoles du bouddhisme existantes sont le Mahāyāna (Tibet, Mongolie, les Kalmoucks, les Bouriates, Chine, Japon, Inde du Nord) et le Hīnayāna (Indochine, Birmanie, Siam, Ceylan et Inde). Ces écoles évoquent toutes deux les qualités de l'Instructeur lui-même.

Les qualités de l'Éveillé sont : Muni – le Sage, du clan des Śākya ; Śākya Simha – Śākya le Lion ; Bhagavat – le Béni ; Sādhu – l'Instructeur ; Jina – le Conquérant ; le Souverain de la Loi Bienveillante.

La venue du Roi sous l'image d'un puissant mendiant est d'une exceptionnelle beauté. "Allez, vous les mendiants, apportez le salut et la bienveillance aux peuples". Dans ce commandement de l'Illuminé, tout est contenu dans le terme "mendiants."

En comprenant l'enseignement du Bouddha, vous réalisez d'où provient le sens de l'affirmation des bouddhistes – "Le Bouddha est un homme." Son enseignement de Vie est au-dessus de tout préjugé. Le temple n'existe pas pour lui ; mais il existe effectivement un lieu d'assemblée et un foyer de connaissance (en tibétain : du-khang et tsug-lag-khang).

L'Éveillé a contesté la conception conventionnelle de Dieu. L'Éveillé a nié l'existence d'une âme éternelle et immuable. L'Éveillé a donné un enseignement pour tous les jours. L'Éveillé s'est battu de toutes ses forces contre les possessions. L'Éveillé a combattu personnellement le fanatisme des castes et les privilèges de classe. L'Éveillé a affirmé la valeur de la connaissance fiable car acquise par l'expérience et la valeur du travail. L'Éveillé a recommandé d'étudier la vie de l'univers dans toute sa réalité. L'Éveillé a posé les fondations de la communauté, prévoyant la victoire de la Communauté Mondiale.

Des centaines de millions d'adeptes du Bouddha sont disséminés dans le monde entier, et chacun d'eux affirme : "Je prends refuge dans le Bouddha [1], je prends refuge dans l'Enseignement, je prends refuge dans le Sangha. [2]"

* * * * *

Les écrits traditionnels bouddhistes et les recherches contemporaines fournissent d'amples détails sur la vie du Bouddha Gautama. Certains chercheurs fixent la date de sa mort à l'année 483 avant Jésus-Christ. D'après les chroniques cingalaises, le Bouddha a vécu de l'an 621 à l'an 543 av. J.-C. Mais les chroniques chinoises ont fixé la naissance du Bouddha en 1024 av. J.-C. On estime que l'Instructeur est mort à l'âge de quatre-vingts ans environ. On connaît son lieu de naissance, Kapilavastu au Népal, ainsi que la lignée royale des Śākya à laquelle Gautama appartenait.

Les biographies du grand Instructeur ont certainement été enjolivées par ses contemporains et disciples (spécialement dans les écrits les plus tardifs) mais, afin de préserver la couleur et le caractère de l'époque, nous devons, dans une certaine mesure, nous référer aux écrits traditionnels.

* * * * *

D'après les traditions du sixième siècle av. J.-C., le royaume de Kapilavastu se situait au nord de l'Inde au pied de l'Himalaya, ces terres étaient peuplées de nombreuses tribus Śākyas, descendants de Ikshvāku de la race solaire des Kshatriya. Les habitants étaient gouvernés par l'ancien du clan qui résidait dans la cité de Kapilavastu, dont il ne reste à présent aucune trace ; elle fut détruite par un roi voisin ennemi déjà du temps du Bouddha. A cette époque, Śuddhodana, le dernier descendant direct d'Ikshvāku, régnait à Kapilavastu. Ce roi et la reine Māyā donnèrent naissance au futur grand Instructeur qui reçut le nom de Siddhārta, qui signifie "Celui qui atteint son but."

Des visions et des prophéties précédèrent sa naissance, et l'événement lui-même, le jour de la pleine lune de Mai, fut accompagné de tous les

---

[1] Illuminé, Éveillé

[2] Communauté

signes propices dans le ciel et sur la terre. Ainsi le grand rishi Asita, qui demeurait dans l'Himalaya, et qui avait appris par les dévas qu'un bodhisattva, le futur Bouddha, était né dans le monde des hommes au parc Lumbinī et qu'il ferait tourner la Roue de la Doctrine, se mit immédiatement en route pour rendre hommage au futur Instructeur des hommes.

Lorsqu'il parvint au palais du roi Śuddhodana, il exprima le désir de voir le bodhisattva nouveau-né. Le roi ordonna d'apporter l'enfant au rishi, en s'attendant à sa bénédiction. Mais en voyant l'enfant, le rishi sourit puis se mit à pleurer. Le roi demanda avec anxiété la raison de ce chagrin et s'il voyait un triste présage pour son fils. A ceci, le rishi répondit qu'il ne voyait rien de néfaste pour l'enfant. Il se réjouissait car le bodhisattva parviendrait à l'illumination complète et deviendrait un grand bouddha ; mais il s'attristait parce que sa propre vie serait trop courte et qu'il ne vivrait pas assez pour entendre prêcher la grande doctrine.

La reine Māyā quitta cette vie après avoir donné le jour au grand bodhisattva et ce fut sa sœur Prajāpatī qui en prit soin et l'éleva. Prajāpatī est connue, dans l'histoire bouddhiste, comme la première femme disciple du Bouddha et la fondatrice et dirigeante d'une communauté féminine.

* * * * *

Le cinquième jour, cent huit brahmanes, ayant une profonde connaissance des Védas, furent invités par le roi Śuddhodana à son palais. Ils devaient donner un nom au prince nouveau-né et lire sa destinée grâce à la position des astres. Huit des plus savants dirent : "Celui qui a de tels signes deviendra soit un monarque universel, Tchakravartin, soit, s'il se retire du monde, un bouddha, et il écartera de la vision du monde le voile de l'ignorance.

Le huitième, le plus jeune, ajouta : "Le prince quittera le monde après avoir vu quatre signes : un vieillard, un malade, un cadavre et un anachorète."

* * * * *

Le roi, désirant garder son fils et héritier, prit toutes les précautions pour le retenir près de lui. Il entoura le prince de tout le luxe et de tous les plaisirs que lui permettait son pouvoir royal. Plusieurs faits nous indiquent

que le prince Śiddhârta reçut une brillante éducation, puisque la connaissance en tant que telle était tenue en grande estime à cette époque, et, d'après une remarque d'Ashvaghosha dans le *Bouddhacarita*, la cité de Kapilavastu avait reçu son nom en l'honneur du grand Kapila, fondateur de la philosophie Sānkhya. On peut trouver des échos de cette philosophie dans l'Enseignement du Béni.

* * * * *

Pour donner plus de conviction, le *Canon* attribue cette description de la vie luxueuse à la cour de Śuddhodana au Bouddha lui-même.

> *"On a pris soin de moi avec une suprême et infinie tendresse, ô moines. Au palais de mon père, on a construit pour moi des bassins de lotus, un bassin de lotus bleus, un autre de lotus blancs, un autre encore de lotus rouges qui fleurissaient en mon honneur. Et, ô moines, je n'utilisai que de l'huile de santal de Bénarès. De Bénarès provenaient les tissus de mes trois robes. Jour et nuit, un parasol blanc me protégeait de la chaleur, du froid, des poussières ou de la rosée. J'habitais trois palais, ô moines ; un d'hiver, un autre d'été et un troisième durant la saison des pluies. Lorsque j'étais dans le palais de la saison des pluies, entouré de musiciens, de chanteurs et de danseuses, je n'en sortais pas pendant quatre mois. Et, ô moines, alors que, dans le domaine des autres seigneurs, on ne donnait aux serviteurs et aux esclaves qu'une assiette de riz rouge ou de la soupe de riz, dans la maison de mon père, on leur servait du riz et de la viande."* [3]

Mais cette vie luxueuse et heureuse ne pouvait combler le grand esprit. Et dans les plus anciennes traditions, nous voyons que l'éveil de la conscience aux souffrances, à la détresse et aux problèmes de l'existence eut lieu bien plus tôt que ce qui est relaté dans les écrits ultérieurs.

Ainsi, selon *l'Anguttara-Nikāya*, le bodhisattva s'exprimait en ces termes : *"Entouré d'une telle richesse, élevé dans de telles délicatesses, la*

---

[3] Anguttara-Nikāya

pensée me vint – 'En vérité, l'être non-éclairé, soumis au vieillissement sans pouvoir y échapper, se sent oppressé à la vue d'une personne âgée ; moi aussi je vieillis et ne puis l'éviter. Si moi, qui suis sujet à tout cela, devait voir quelqu'un d'âgé, d'oppressé, de tourmenté ou de malade, ce ne serait pas bien pour moi' [La même chose est répétée pour la maladie et la mort]. Ainsi, comme j'y réfléchissais, toute exaltation sur la jeunesse disparut complètement."

* * * * *

Dès sa prime enfance, le bodhisattva se montra d'une compassion exceptionnelle et d'une attention aiguë à l'égard de son entourage. D'après le *Mahāvistu*, le bodhisattva fut amené dans le parc par le roi et ses courtisans. Selon ce texte, il était assez grand pour se promener seul et il arriva à un village rural où il vit un serpent et une grenouille déchiquetés par une charrue. La grenouille fut emportée pour être mangée et le serpent fut jeté au loin. Ceci éveilla chez le bodhisattva une grande détresse. Il fut rempli d'un profond chagrin ; il éprouva une extrême compassion. Ensuite, désirant réfléchir dans une solitude complète, il alla vers un jambosier (sorte d'églantier) dans un endroit isolé ; là, assis par terre, caché par les feuilles, il se plongea dans ses pensées. En ne le voyant pas, son père s'inquiéta. Un des courtisans le trouva à l'ombre du jambosier, profondément absorbé dans ses pensées.

* * * * *

Une autre fois, il vit des laboureurs, les cheveux hirsutes, les pieds et mains nus, le corps sale et trempé de sueur ; il vit aussi des bœufs que l'on piquait avec des aiguillons de fer, haletants, leurs flancs et leurs croupes saignants, le cœur battant sous l'effort, alourdis par leurs jougs, harcelés par les mouches et les insectes, entaillés par le soc, du sang et du pus dégoulinant de leurs blessures. Son tendre cœur fut touché de compassion.

"A qui appartenez-vous ?" demanda-t-il aux laboureurs.

"Nous appartenons au roi" répondirent-ils.

"A partir d'aujourd'hui, vous n'êtes plus esclaves, vous ne devrez plus servir. Allez où il vous plaira et vivez dans la joie."

Il libéra aussi les bœufs et leur dit : "Allez ! A partir d'aujourd'hui, mangez l'herbe la plus tendre, buvez l'eau la plus pure et que les brises des quatre hémisphères vous rafraîchissent." Puis apercevant un jambosier qui lui offrait de l'ombre, il s'assit à son pied et se plongea dans une profonde méditation.

* * * * *

Devadatta, voyant une oie qui volait au-dessus de sa tête, la tira et elle tomba dans le jardin du bodhisattva, qui la prit, extirpa la flèche et banda la blessure. Devadatta envoya un messager réclamer l'oiseau, mais le bodhisattva refusa de s'en dessaisir et répondit qu'il n'appartenait pas à celui qui avait essayé de le tuer, mais à celui qui l'avait sauvé.

* * * * *

Le jour de son seizième anniversaire, conformément à la coutume de son pays, le prince eut à choisir une épouse, après avoir prouvé sa vaillance en sortant victorieux de l'épreuve Svayamvara. L'épouse choisie fut la princesse Yaśodharā du même clan Śākya. Elle devint la mère de Rāhula, qui plus tard allait devenir un disciple de son père et un arhat[4].

* * * * *

Mais le bonheur personnel, si grand fut-il, ne pouvait satisfaire l'ardente aspiration spirituelle du bodhisattva. Son cœur continuait à répondre à toute peine humaine, et sa pensée, voyant combien tout ce qui existe est transitoire, ne connaissait pas le repos. Il errait à travers les pièces de son palais comme un lion piqué par quelque dard empoisonné, et dans sa peine il gémissait : "Le monde est plein d'obscurité et d'ignorance ; personne ne sait comment soigner les maux de l'existence !"

C'est à cet état d'esprit que font symboliquement allusion les quatre rencontres prédites, après lesquelles il quitta son royaume et chercha à libérer le monde de ses souffrances. Dans une ancienne biographie en vers, lors de la troisième rencontre, il est dit que seuls le bodhisattva et son cocher virent le cadavre que l'on transportait de l'autre côté de la route. D'après ce Sūtra, le prince achevait alors sa vingt-neuvième année.

---

[4] Arhat : être libéré, n'ayant donc plus d'ego

Un jour, le prince dit à Chandaka, son cocher, qu'il désirait faire une promenade dans le parc. Là, il vit un vieil homme et le cocher lui expliqua ce qu'était la vieillesse et comment tout le monde y est assujetti. Profondément impressionné, le prince fit demi-tour et retourna au palais.

Peu de temps après, au cours d'une promenade, il rencontra un malade qui respirait avec peine, le corps convulsé et gémissant de douleur. Son cocher lui dit ce qu'était la maladie et comment tout le monde y est assujetti. Et de nouveau il s'en retourna. Tous les plaisirs lui semblèrent flétris et les joies de la vie écœurantes.

Une autre fois, il rencontra une procession : les uns portant des torches allumées, d'autres une litière où un drap enveloppait quelque chose. Les femmes qui l'accompagnaient étaient échevelées et pleuraient à faire pitié. C'était un cadavre et Chandaka lui dit que tout le monde devait finir ainsi. Et le prince s'exclama : "O hommes de ce monde ! Que votre illusion est fatale ! Inévitablement votre corps doit tomber en poussière, et cependant sans vous en préoccuper, vous continuez à vivre dans l'insouciance." Le cocher, voyant la profonde impression que cet événement avait produite chez le prince, tourna ses chevaux et retourna vers la ville.

Puis il arriva un autre incident qui sembla indiquer au prince la solution de sa quête. Lorsqu'ils passèrent près des palais de la noblesse, une princesse Śākya vit le prince du balcon de son palais et le salua avec une stance où le mot *Nibutta* (Nirvāna) revenait à chaque ligne.

"Heureux le père qui t'engendra,

Heureuse la mère qui t'a nourri,

Heureuse l'épouse qui appelle mari

Ce seigneur si glorieux,

Elle a dépassé toute peine."

Le prince, entendant le mot *Nibutta*, détacha de son cou un précieux collier de perles et l'envoya à la princesse pour la remercier de l'instruction qu'elle lui avait donnée. Il pensa :

"Heureux ceux qui ont trouvé la délivrance. Aspirant à la paix du mental, je dois chercher la béatitude du Nirvāna."

La même nuit, Yaśodharā rêva que le prince l'abandonnait. Elle se réveilla et lui raconta son rêve "O, mon Seigneur, où que tu ailles, laisse-moi aussi aller avec toi."

Et lui, pensant aller là où il n'y a pas de peine (le Nirvāna), répondit : "Qu'il en soit ainsi, partout où j'irai, puisses-tu venir aussi."

Après le retour du Bouddha, Yaśodharā et Prajāpatī, sa mère adoptive, furent les premières femmes à devenir ses disciples.

* * * * *

C'était la nuit. Le prince ne pouvait trouver la paix sur sa couche. Il se leva et sortit dans le jardin. Il s'assit sous le grand jambosier et se mit à réfléchir sur la vie, la mort et les maux de la vieillesse. Il concentra sa pensée, se libéra de la confusion et une tranquillité parfaite descendit sur lui. Dans cet état, son œil mental s'ouvrit et il contempla une forme majestueuse, calme et pleine de dignité. "D'où viens-tu et qui peux-tu bien être ?" demanda le prince. La vision répliqua : "Je suis un Śramana. Troublé par la pensée de la vieillesse, de la maladie et de la mort, j'ai quitté ma maison pour chercher le chemin du salut. Toute chose se hâte vers son déclin ; seule la vérité demeure à jamais. Tout change et il n'y a pas de permanence; toutefois les paroles des bouddhas sont immuables."

Siddhārta demanda : "Peut-on parvenir à la paix en ce monde de souffrance ? Je n'en peux plus de la vanité du plaisir et le désir me dégoûte. Tout m'opprime et l'existence même me semble intolérable."

Le Śramana répondit : "Là où il y a chaleur, là se trouve aussi la possibilité de froid. Les créatures sujettes à la souffrance possèdent aussi la faculté de plaisir. L'origine du mal indique qu'on peut développer le bien. Car ces choses sont corrélatives l'une de l'autre. Ainsi, là où il y a beaucoup de souffrance, là il y aura beaucoup de félicité, si seulement tu ouvres les yeux pour le voir. Comme un homme tombé dans un tas de saletés devrait chercher le plus proche étang couvert de lotus, ainsi toi, cherche le grand lac d'immortalité du Nirvāna pour nettoyer la souillure du péché. Ce n'est pas la faute du lac si on ne le cherche pas. Ainsi lorsqu'il

existe une route bénie qui conduit l'homme limité par le péché au salut du Nirvāna, ce n'est pas la faute de la route, mais celle de l'homme, s'il ne l'emprunte pas. Lorsqu'un homme accablé par la maladie ne profite pas de l'aide du médecin qui peut le guérir, ce n'est pas la faute de celui-ci. Ainsi lorsqu'un homme opprimé par la maladie de l'ignorance ne cherche pas le guide spirituel de l'illumination, ce n'est pas la faute du guide capable de détruire toute errance."

Le prince écouta ces paroles de sagesse et dit : "Je sais que j'atteindrai mon but, mais mon père me dit que je suis encore trop jeune et trop impétueux pour mener une vie de Śramana."

Le vénérable personnage répondit : "Tu devrais savoir que, pour chercher la vérité, aucun moment n'est inopportun."

Le cœur de Siddhārta tressaillit de joie. "Il est temps maintenant de chercher la vérité. Il est temps à présent de couper tous les liens susceptibles de m'empêcher d'atteindre l'illumination parfaite."

Le messager céleste écouta la résolution de Siddhārta avec approbation : "Va de l'avant, Siddhārta, et atteins ton but. Car tu es un bodhisattva, un futur bouddha ; tu es destiné à illuminer le monde. Tu es le Tathāgata, le Parfait, car tu auras toutes les vertus et seras Dharma-Rāja, Roi de Vérité. Tu es Bhagavat, le Béni, car tu es appelé à devenir un sauveur et un rédempteur du monde.

Parviens à la perfection de la Vérité. Même si la foudre te tombe sur la tête, ne cède jamais aux attraits qui séduisent les hommes et les éloignent du chemin de la vérité. Comme le soleil poursuit son cours en toute saison sans en chercher d'autre, de même si tu ne t'écartes pas du droit chemin de la vertu, tu deviendras un bouddha.

Persévère dans ta quête et tu trouveras ce que tu cherches. Poursuis inébranlablement ton but et tu vaincras. La bénédiction de toutes les divinités, de tous ceux qui cherchent la lumière est sur toi, et la sagesse céleste guide tes pas. Tu seras le Bouddha, tu illumineras le monde et tu sauveras l'humanité de la perdition."

Ayant ainsi parlé, la vision disparut et l'âme de Siddhārta fut remplie d'extase. Il se dit :"Je me suis éveillé à la Vérité et je suis résolu à atteindre

mon but. Je romprai tous les liens qui m'attachent au monde, et je partirai pour chercher la voie du salut. En vérité, je deviendrai un bouddha."

Le prince retourna au palais contempler une dernière fois tous ceux qu'il aimait plus que tous les trésors du monde. Il se rendit chez la mère de Rāhula et ouvrit la porte de la chambre de Yaśodharā. Une lampe d'huile parfumée brûlait ; sur le lit jonché de jasmins dormait Yaśodharā, la mère de Rāhula, dont la main reposait sur la tête de son fils. Restant sur le seuil, le bodhisattva les regarda avec un pincement de cœur. La douleur de les quitter le saisit. Mais rien ne pouvait ébranler sa résolution et, d'un cœur courageux, il réprima ses sentiments et se retira. Il enfourcha sa monture, Kanthaka, et, trouvant les portes du château grand ouvertes, il sortit dans la nuit silencieuse, accompagné seulement de Chandaka, son fidèle conducteur. Ainsi Siddhārta, le prince, renonça aux plaisirs du monde, délaissa son royaume, coupa tous ses liens et partit, seul et sans abri. [5],[6]

[5] Aśvaghosha, Fo-Sho-Hing-Tsan-King, A life of Buddha, version chinoise du Buddhacarita

[6] Buddhist Birth Stories, ou Jātaka Thales

CONTEXTE HISTORIQUE

Jusqu'à présent, quatre sites en Inde ont attiré les pèlerinages des adeptes de l'enseignement du Bouddha Béni. Son lieu de naissance, Kapilavastu, une ville située au nord de l'Inde, au pied de l'Himalaya, à la source de la rivière Gandak ; elle fut détruite pendant la vie même du Bouddha. Puis le lieu de son illumination, Bouddhagayā, où se trouvait Uruvelā, l'arbre souvent mentionné, à l'ombre duquel Gautama unit toutes ses réalisations dans l'illumination. Le lieu de son premier sermon, Sarnath (près de Bénarès), où, d'après la légende, le Bouddha mit en mouvement la Roue de la Loi ; on peut encore y voir des traces de très anciennes communautés. Enfin le lieu de sa mort – Kusinārā au Népal.

Dans les notes du voyageur chinois Fa-Hsien (392-414 av. J.-C.), qui a visité l'Inde, nous trouvons une description du domaine de Kapilavastu, ainsi que d'autres endroits vénérés.

Malgré cela, et en dépit des antiques colonnes du roi Aśōka, certains aimeraient faire croire que le Bouddha est un mythe et séparer ce noble enseignement de la vie. L'écrivain français Sénart, dans un essai, affirme que le Bouddha est un mythe solaire. Mais ici également, la science témoigne de la personnalité humaine de l'Instructeur, le Bouddha Gautama. Ainsi l'urne contenant une partie des cendres et des os du Bouddha, trouvée à Piprawa (dans les Terai népalais), porte une date et une inscription ; l'urne historique contenant quelques reliques de l'Instructeur, enterrée par le roi Kanishka a été découverte près de Peshawar ; ces deux urnes donnent un témoignage précis de la mort du premier Instructeur de la Communauté Mondiale, le Bouddha Gautama.

Il ne faudrait pas croire que la vie du Bouddha se passa dans la quiétude et la reconnaissance universelle. Au contraire, certaines indications font état de calomnies et de toutes sortes d'obstacles que l'Instructeur, en vrai guerrier, dut surmonter. Ceci ne fit que le fortifier, et accroît encore la valeur de sa réalisation. Différents incidents mettent en lumière l'hostilité dont firent preuve à son égard des ascètes et des brahmanes qui le haïssaient. Les premiers parce qu'il réprouvait leur fanatisme, les seconds parce qu'il refusait d'admettre leurs droits à des privilèges sociaux et à la connaissance de la vérité par droit de naissance.

Aux premiers, il disait : "Si l'on pouvait parvenir à la perfection et à se libérer des liens qui attachent l'homme à la terre en renonçant simplement à la nourriture et aux coutumes liées à la condition humaine, un cheval ou une vache auraient atteint ce niveau depuis longtemps".

Aux seconds, il disait : "D'après ses actions, un homme peut devenir un paria ou un brahmane. Le feu allumé par un brahmane et le feu allumé par un śūdra brûlent d'une même flamme, brillante et lumineuse. A quoi vous a conduit votre isolement ? Pour vous procurer du pain, vous allez au marché comme tout le monde et vous attachez de la valeur aux pièces qui sortent de la poche d'un śūdra. Votre isolement n'est en fait que de l'abus et vos ustensiles sacrés, des instruments de duperie.

Les possessions d'un riche brahmane ne sont-elles pas une désacralisation de la loi divine ? Vous considérez le sud comme la lumière et le nord comme l'obscurité. Il arrivera un moment où je viendrai du lieu de minuit et vos lumières s'éteindront. Même les oiseaux volent vers le nord pour donner naissance à leurs petits. Même l'oie grise connaît la valeur des possessions terrestres. Mais le brahmane essaie de remplir d'or sa ceinture et d'amasser ses trésors sous le seuil de sa maison. Brahmanes, vous menez une vie méprisable qui vous mène à une fin pitoyable. Vous serez détruits les premiers. Si je vais vers le nord, j'en reviendrai aussi." (Selon les traditions orales de bouddhistes de l'Inde.)

On connaît des cas précis où, après ses discours, un grand nombre de ceux qui l'écoutaient s'en allèrent mécontents, tandis que le Béni disait : "Le grain s'est séparé de la balle ; la communauté de ceux dont les convictions sont intactes s'établit. C'est une bonne chose que les prétentieux soient partis".

Rappelons-nous d'autres épisodes : un jour, son plus proche disciple et parent, Devadatta, eut l'idée de jeter une pierre à l'Instructeur qui passait et réussit même à le blesser au pied.

Rappelons-nous aussi le cruel destin de son clan et de son pays, détruits pour assouvir la vengeance du roi voisin. Selon la légende, le Bouddha se trouvait loin de la ville avec son disciple bien-aimé Ananda au moment de l'attaque de son pays, il éprouva une forte migraine et se coucha sur le sol, se recouvrant de sa robe pour cacher au seul témoin le chagrin qui submergeait son cœur stoïque.

Les maladies physiques ne l'épargnaient pas non plus. On mentionne qu'il souffrait de fortes douleurs dans le dos ; sa mort même fut provoquée par de la nourriture empoisonnée. Tous ces détails rendent son image véritablement humaine et proche de nous.

PAROLES DU BOUDDHA

Le terme *bouddha* n'est pas un nom, mais indique un état d'esprit, un esprit parvenu au point le plus élevé de son développement ; traduit littéralement, il signifie "l'illuminé", ou celui qui possède la connaissance et la sagesse parfaites.

D'après les *Suttas Pâlis*, le Bouddha n'a jamais revendiqué l'omniscience que lui ont attribuée ses disciples. "Ceux qui t'ont dit, Vaccha, que l'Instructeur Gautama connaît tout, voit tout, déclare posséder des capacités illimitées de clairvoyance et de connaissance et proclame "En mouvement ou immobile, éveillé ou endormi, toujours et en tout lieu, l'omniscience m'habite", ces personnes ne répètent pas ce que j'ai dit et m'accusent faussement, contre toute vérité." [7]

Les pouvoirs dont disposait le Bouddha ne sont pas miraculeux, car un miracle viole les lois de la nature. Le pouvoir suprême du Bouddha est en parfait accord avec l'ordre éternel des choses. Ses pouvoirs surhumains semblent miraculeux tout comme l'action de l'homme peut sembler miraculeuse aux êtres inférieurs. Les héros qui se sacrifient, ceux qui se battent pour la vraie connaissance, manifestent leurs réalisations exceptionnelles aussi naturellement que l'oiseau vole ou que le poisson nage.

D'après un texte, le Bouddha "n'est que l'aîné des hommes, n'ayant pas plus de différence avec les autres que le premier poussin à avoir brisé sa coquille n'en a avec les autres poussins de la même couvée." La connaissance l'éleva à un niveau différent des êtres, parce que le principe de différenciation réside dans les profondeurs de la conscience.

Le caractère humain du Bouddha Gautama est spécialement souligné dans les écrits les plus anciens qui contiennent l'expression suivante "Bouddha Gautama, le plus parfait des bipèdes."

Les *Suttas Pâlis* contiennent plusieurs définitions très vivantes des qualités supérieures de Gautama, l'Instructeur, qui a montré le chemin. Mentionnons quelques-unes d'entre elles : "Il est le conducteur de la

---

[7] Majjhima-Nikāya

caravane, le fondateur, l'Instructeur, l'incomparable entraîneur d'hommes. L'humanité roulait comme une roue de charrette sur la voie de sa destruction, perdue, sans guide ni protecteur. Il lui a montré le chemin à suivre. Il est le Seigneur de la Roue de la Loi bienveillante. Il est le Lion de la Loi." [8]

"C'est un merveilleux médecin ; par sa compassion, il guérit les hommes gravement malades." [9]

"Le vénérable Gautama est un laboureur. Son champ est l'immortalité." [10]

"Il est la Lumière du monde. C'est lui qui élève l'homme de la terre. C'est lui qui dévoile ce qui est caché. C'est lui qui porte la torche dans l'obscurité pour que ceux qui ont des yeux puissent voir ; ainsi Gautama illumina son enseignement sous tous ses aspects."

"Il est le Libérateur. Il libère parce que lui-même s'est libéré." Sa perfection morale et spirituelle témoigne de la vérité de son enseignement et la puissance de l'influence qu'il exerçait sur son entourage repose sur l'exemple de son travail personnel.

Les anciens écrits mettent toujours l'accent sur le fait que l'enseignement s'applique dans la vie. Gautama n'évita pas la vie, mais il prit part à la vie quotidienne des travailleurs. Il essaya de les diriger vers l'enseignement, leur offrit de participer à ses communautés, accepta leurs invitations et ne craignit pas de visiter les courtisans et les rājas, les deux centres de la vie sociale dans les cités de l'Inde. Il essaya de ne pas enfreindre inutilement les coutumes traditionnelles ; bien plus, il s'efforça de donner son enseignement en s'appuyant sur une tradition particulièrement vénérée, si elle n'entrait pas en conflit avec les principes de base.

Son enseignement n'était pas abstrait. Il n'opposa jamais l'idéal d'une vie mystique et transcendantale à la réalité existante. Il faisait valoir la réalité de toutes choses et conditions existantes au moment présent.

---

[8] Śikshāsamuccaya, compilation de Śāntideva

[9] Śāntideva, Bodhicaryāvatāra

[10] Sutta Nipāta

Comme il se préoccupait surtout, dans ses activités et ses pensées, des circonstances de la vie, les sujets de ses discours et de ses paraboles étaient tirés de la vie de tous les jours ; il employait toujours les images et les comparaisons les plus simples.

Partant du concept du parallélisme entre nature et vie humaine, les penseurs hindous croient que les phénomènes naturels peuvent nous expliquer de nombreux aspects des manifestations de la vie. En employant cette méthode, le Bouddha conserva l'expérience de cette ancienne tradition, dont bénéficia toute sa doctrine. "Je te montrerai par analogie, car beaucoup de personnes rationnelles comprennent par analogie" – telle était la formule habituelle de l'Illuminé. Et cette simple et vivante approche donna à son enseignement élan et conviction.

Son influence sur les gens était proportionnelle à sa foi en lui-même, en son pouvoir et en sa mission. Il s'adaptait toujours à la situation de chaque disciple ou auditeur, leur donnant ce dont ils avaient le plus besoin, selon leur compréhension. Il n'accablait pas de procédés intellectuels compliqués, les disciples ni les auditeurs non préparés à aborder les plus hautes connaissances. Il n'encourageait pas non plus ceux qui cherchaient la connaissance abstraite sans appliquer dans la vie son enseignement profondément éthique. L'un de ceux-ci, nommé Māluñkya, posa un jour une question sur l'origine de toutes choses. Le Bouddha garda le silence, car il considérait que la tâche la plus importante est d'affirmer la réalité de notre environnement ; cela implique de voir les choses telles qu'elles sont autour de nous et d'essayer d'abord de les rendre plus parfaites, d'accélérer leur évolution, et non de perdre son temps en spéculations intellectuelles.

Sa connaissance ne se limitait certainement pas à sa doctrine, mais la prudence que lui suggérait sa grande sagesse le faisait hésiter à divulguer des conceptions qui, mal comprises, pourraient avoir des effets désastreux.

Un jour, le Bouddha se trouvait à Kausāmbī dans le bosquet de simsapās. Prenant quelques feuilles de simsapā dans sa main, il dit à ses disciples : "Eh bien mes disciples, quelles sont les plus nombreuses, ces quelques feuilles que je tiens dans la main, ou celles qui restent sur l'arbre ?

– Le Béni ne tient que peu de feuilles dans sa main, il y en a beaucoup sur l'arbre.

– De même, disciples, les choses que j'ai perçues et que je ne vous ai pas communiquées sont beaucoup plus nombreuses que celles que je vous ai indiquées. Et pourquoi, ô disciples, ne vous les ai-je pas révélées ? Parce que cela ne vous servirait à rien, parce que cela ne contribuerait pas à une vie plus élevée, parce qu'elles ne vous conduiraient pas à perdre tout appétit pour le monde, à supprimer tout désir, à cesser tout attachement au transitoire ; elles ne vous guideraient pas à la paix, à une connaissance supérieure, à l'éveil, au Nirvāna. Par conséquent, je ne vous les ai pas communiquées. Et que vous ai-je communiqué ? Ce qu'est la souffrance, la source de la souffrance, la cessation de la souffrance et le chemin qui conduit à la cessation de la souffrance."

Et dans chaque cas particulier, son enseignement était si adapté et si pratique qu'il s'établit une tradition de trois cercles d'enseignement : pour les élus, pour les membres de la communauté et pour tous.

En fondant ses communautés, l'Éveillé s'efforça de créer les meilleures conditions pour ceux qui étaient fermement déterminés à travailler à l'expansion de leur conscience pour parvenir à une plus haute connaissance. Ensuite il les envoyait dans le monde comme instructeurs de la vie, comme messagers d'une Communauté mondiale.

La discipline constante de paroles, de pensées et d'actions exigée de ses disciples, sans laquelle on ne peut avancer dans la voie de la perfection, est presque irréalisable pour ceux qui vivent dans les conditions habituelles de la vie : des milliers de circonstances extérieures et d'obligations triviales distraient constamment celui qui s'efforce d'atteindre son but. Mais la vie au milieu d'êtres unis par une même aspiration, par des pensées et des habitudes communes, était d'un grand secours, car elle fournissait, sans perte d'énergie, des possibilités de se développer dans la direction désirée.

Le Bouddha – qui enseignait que, dans tout l'univers, il n'existe que des corrélations ; qui savait que rien n'existe sans coopération ; qui comprenait que l'égoïste présomptueux ne pourrait bâtir l'avenir car, selon la loi cosmique, il se situerait hors du courant de la vie qui entraîne tout ce qui existe vers la perfection – planta patiemment les semences ; il fonda les cellules sur une base communautaire, prévoyant dans un avenir lointain la réalisation de la grande Communauté Mondiale.

Il fallait observer les deux règles suivantes pour être admis dans la communauté : le renoncement complet à toute possession personnelle et la pureté morale. Les autres règles concernaient le strict contrôle de soi et les obligations envers la communauté. Chaque personne qui y entrait prononçait la formule : "Je prends refuge dans le Bouddha, je prends refuge dans l'Enseignement, je prends refuge dans le Sangha pour détruire ma peur." Ceci grâce aux enseignements du premier, à la vérité immuable du second, à l'exemple donné par le troisième, exemple de la grande loi exposée par le Bouddha.

Le renoncement à la propriété s'appliquait dans la vie avec austérité. De plus, le renoncement ne devait pas tant être prouvé extérieurement qu'accepté en toute conscience.

Un jour, un disciple demanda au Bouddha : "Comment doit-on comprendre la règle concernant le renoncement à la propriété ?" Un disciple avait renoncé à toute chose, et pourtant l'Instructeur continuait à lui reprocher ses possessions. Par contre, un autre était entouré d'objets, mais il ne lui était fait aucun reproche.

"Le sentiment de possession ne se mesure pas au nombre d'objets mais aux pensées. On peut avoir des objets sans pour cela les posséder."

L'Éveillé conseillait toujours de ne posséder que le strict minimum pour ne pas y consacrer trop de temps.

Toute la vie de la communauté était strictement disciplinée car l'enseignement du Bouddha se fondait sur une autodiscipline d'acier, afin de brider pensées et sentiments incontrôlés et de développer une volonté indomptable. Ce n'est que lorsque le disciple était maître de ses sens que l'Instructeur soulevait légèrement le voile et assignait une tâche. Le disciple était alors progressivement admis dans les arcanes de la connaissance. De ces hommes disciplinés, ayant renoncé à tout ce qui est personnel et, par conséquent, fermes et intrépides, Gautama l'Éveillé désirait faire des travailleurs du bien commun, des créateurs de la conscience des peuples et des précurseurs de la Communauté Mondiale.

Le courage était placé à la base de toute réalisation dans l'enseignement de Gautama. "Il n'y a pas de vraie compassion sans courage ; aucune discipline de soi ne peut se réaliser sans courage ; la patience est courage ; on ne peut sonder la profondeur de la vraie

connaissance et atteindre la sagesse d'un arhat sans courage." Gautama exigeait de ses disciples qu'ils suppriment tout sentiment de peur. Il exigeait intrépidité dans la pensée et dans l'action. Le nom même donné au Bouddha Gautama, "le Lion", et ses exhortations personnelles à ses disciples de passer à travers tous les obstacles comme un rhinocéros ou un éléphant prouvent la profondeur du courage qu'il exigeait. Ainsi, l'enseignement de Gautama peut être, avant tout, considéré comme l'enseignement de l'Intrépidité.

"*Nous nous appelons des guerriers,*

ô disciples, car nous combattons.

Nous combattons pour de hautes vertus,

des efforts courageux et une sagesse sublime,

C'est pourquoi on nous appelle des guerriers."

La tradition affirme que, lorsque Gautama réalisa l'illumination, elle lui révéla la "chaîne des causes" (les douze Nidānas), résolvant ainsi le problème qui le tourmentait depuis des années. En méditant de la cause à l'effet, Gautama révéla la source du mal :

12) *L'existence est souffrance, car elle implique vieillesse, mort et de nombreuses peines.*

11) *Je souffre parce que je suis né.*

10) *Je suis né parce que j'appartiens au monde de l'existence.*

9) *J'existe parce que j'entretiens l'existence en moi.*

8) *J'entretiens l'existence parce que j'ai des désirs.*

7) *J'ai des désirs parce que j'ai des sensations.*

6) *J'ai des sensations parce que j'entre en contact avec le monde extérieur.*

5) *Ce contact est produit par l'action de mes six sens.*

4) *Mes sens se manifestent parce que, étant une personnalité, je m'oppose à l'impersonnel.*

3) *Je suis une personnalité parce que ma conscience en est pénétrée.*

2) *Cette conscience s'est créée en conséquence de mes existences précédentes.*

1) *Ces existences ont obscurci ma conscience car je n'avais pas la connaissance.*

On énumère d'habitude les douze formules dans l'ordre inverse :

1) *Avidyā (l'obscurcissement, l'ignorance)*

2) *Samskāra (le karma)*

3) *Vijňiāna (la conscience)*

4) *Nāma-rūpa (la forme, sensorielle et non sensorielle)*

5) *Shad-āyatana (les six bases transcendantales des sentiments, sensations)*

6) *Sparśa (le contact)*

7) *Vedanā (les sentiments)*

8) *Trishnā (la soif, le désir)*

9) *Upādāna (les efforts, les attaches)*

10) *Bhāva (existence)*

11) *Jāti (la naissance)*

12) *Jarā (la vieillesse, la mort).*

Ainsi, la source et cause primordiale de toute la souffrance humaine se trouve dans l'obscurité et l'ignorance. Par conséquent, Gautama définit et condamne l'ignorance avec précision. Il affirma que l'ignorance est le plus grand crime car elle est la cause de toutes les souffrances humaines, nous obligeant à attribuer de la valeur à ce qui n'en a pas ; à souffrir alors qu'on ne devrait pas ; à prendre l'illusion pour la réalité ; à passer notre vie à rechercher le futile, négligeant ce qui est le plus précieux en réalité : la connaissance du mystère de l'existence et de la destinée humaines.

La lumière capable de dissiper cette obscurité et de nous libérer de la souffrance fut proclamée par Gautama l'Éveillé comme la connaissance des Quatre Nobles Vérités :

1) *La souffrance de l'existence incarnée, causée par la récurrence constante des naissances et des morts.*

2) *La cause de ces souffrances se trouve dans l'ignorance, dans la soif de satisfaction personnelle pour les possessions terrestres qui entraînent la perpétuelle répétition d'une existence imparfaite.*

3) *La cessation de la souffrance se trouve dans la réalisation d'un état illuminé, incluant tout, créant ainsi la possibilité d'arrêter consciemment le cercle de l'existence terrestre.*

4) *La voie de la cessation de la souffrance consiste à renforcer progressivement les éléments à perfectionner pour supprimer les causes de l'existence terrestre et approcher la grande vérité.*

Gautama a divisé le chemin qui mène à cette vérité en huit parties :

1) *Compréhension juste (ce qui concerne la loi des causes).*

2) *Pensée juste.*

3) *Parole juste.*

4) *Action juste.*

5) *Vie juste.*

6) *Travail juste.*

7) *Juste vigilance et juste autodiscipline.*

8) *Concentration juste.*

Celui qui a observé ces principes dans sa vie se libère de la souffrance de l'existence terrestre qui résulte de l'ignorance, du désir et des envies. Lorsque l'on réalise cette libération, on parvient au Nirvāna.

Qu'est-ce que le Nirvāna ? "Le Nirvāna représente la capacité de contenir toutes les actions, c'est la limite de l'inclusion totale. Le frémissement de l'illumination attire la véritable connaissance. La quiétude n'est qu'un signe extérieur qui n'exprime pas l'essence de cet état." Notre compréhension contemporaine nous permet de définir le Nirvāna comme un état de perfection de tous les éléments et de toutes les énergies dans un individu, amenés au maximum d'intensité réalisable dans le présent cycle cosmique.

Gautama l'Éveillé fit aussi remarquer dix grands obstacles ou entraves :

1) *L'illusion de la personnalité.*

2) *Le doute.*

3) *La superstition.*

4) *Les passions physiques.*

5) *La haine.*

6) *L'attachement à la terre.*

7) *Le désir de jouissance et de repos.*

8) *L'orgueil.*

9) *Le contentement de soi.*

10) *L'ignorance.*

Pour atteindre la plus haute connaissance, il faut se libérer de ces entraves.

Le bouddhisme expose, dans les moindres détails, les subdivisions des sens et les mécanismes du processus intellectuel en tant qu'obstacles ou moyens de développement pour faciliter la connaissance de soi par l'entraînement mental et l'analyse de chaque objet en détail. En suivant cette méthode de connaissance de soi, l'homme parvient finalement à connaître la vraie réalité et voit la vérité telle qu'elle est. C'est la méthode appliquée par tout sage instructeur pour développer le mental du disciple.

En prêchant les Quatre Nobles Vérités et le noble sentier, Gautama condamna, d'une part, les mortifications corporelles pratiquées par les ascètes, et, d'autre part, la licence – indiquant le chemin des huit étapes comme la voie de l'harmonisation des sens et de la réalisation des six perfections d'un arhat : compassion, moralité, patience, vaillance, concentration et sagesse.

L'Éveillé insista sur la réalisation par ses disciples du concept des deux extrêmes, puisqu'on ne perçoit la réalité qu'en les juxtaposant. Si le disciple était incapable de maîtriser ce concept, le Béni ne l'introduisait pas à une connaissance plus avancée, car cela aurait été non seulement inutile mais aurait même pu s'avérer nuisible. Réaliser ce concept est plus facile lorsque l'on a assimilé le principe de relativité. Le Bouddha affirmait la relativité de tout ce qui existe, faisant remarquer les éternels changements dans la nature et l'impermanence de toute chose dans le flux de l'existence sans limite qui s'efforce éternellement vers la perfection, et l'on peut voir

dans la parabole suivante jusqu'à quel point il adhérait à ce principe de relativité :

"Supposons" dit un jour le Bouddha à ses auditeurs "supposons un homme en route pour un long voyage, qui se trouve devant une grande rivière ; de ce côté-ci les dangers abondent, mais de l'autre côté le terrain est sûr et sans danger ; il n'y a pas d'embarcation avec laquelle traverser le courant ni aucun pont vers l'autre rive. Supposons que cet homme se dise "Vraiment voici une grande et large étendue d'eau, mais il n'existe aucun moyen pour atteindre l'autre rive. Si je ramassais des branches, des racines et du feuillage, que j'en fasse un radeau, que porté par ce radeau, pagayant des mains et des pieds, je traverse sain et sauf et aborde sur l'autre rive !" Supposons donc que cet homme fasse comme il l'a dit, fabrique un radeau, le lance sur l'eau et, s'aidant des pieds et des mains, arrive en sûreté à l'autre bord.

Maintenant, après avoir traversé et rejoint l'autre rive, supposons que cet homme se dise "Vraiment, ce radeau m'a rendu un grand service car, grâce à lui, en m'aidant des pieds et des mains, j'ai traversé en sûreté jusqu'à cette rive. Et si je soulevais mon radeau, que je le porte sur la tête ou sur les épaules et que je continue ainsi mon chemin ?"

Qu'en pensez-vous, disciples ? En procédant ainsi, l'homme agirait-il de façon juste à l'égard du radeau ?

Par rapport au radeau, quelle serait l'action juste ?

Eh bien, disciples, cet homme devrait se dire "Réellement, ce radeau m'a rendu un grand service car, grâce à lui, en m'aidant des pieds et des mains, j'ai traversé en sûreté jusqu'à ce lointain rivage. Mais je vais le laisser sur la berge et continuer mon voyage". Ainsi cet homme agirait de façon juste à l'égard de son radeau.

De la même manière, disciples, je vous expose mon enseignement comme un radeau ; c'est un moyen de s'en sortir, et non une possession à conserver. Comprenez clairement cette analogie du radeau : le Dharma est à laisser derrière soi lorsque l'on parvient au rivage du Nirvāna."

Ici nous voyons le peu d'importance qui doit être attaché à quoi que ce soit dans ce monde de relativité – Māyā. Toute chose, même l'enseignement du Parfait Illuminé, a seulement une valeur provisoire,

transitoire et relative. Cette parabole fait aussi ressortir la nécessité de l'effort qui s'exprime à travers les pieds et les mains, l'Enseignement n'est efficace que si l'on y applique tous ses efforts.

* * * * *

Les communautés du Bouddha offrirent un abri aux candidats les plus variés et rassemblèrent donc les éléments les plus divers. Dans le *Milinda Paňha* nous trouvons ceci : "Quelles sont les causes qui poussent quelqu'un à se joindre à la communauté ?" demanda une fois Milinda à son instructeur bouddhiste Nāgasena. Le sage répondit que certains hommes adhèrent au Sangha pour échapper à la tyrannie d'un souverain ; d'autres pour se sauver des brigands ou parce qu'ils sont criblés de dettes, mais il y en a aussi certains qui désirent simplement qu'on pourvoie à leurs besoins.

Si certains se joignirent à la communauté à la recherche de privilèges sociaux ou matériels, plus nombreux furent les vrais réformateurs de la société, rassemblés sous le vaste abri de possibilités que l'enseignement du Bouddha offrait au milieu de la sombre réalité féodale de son époque. Dans le *Sutta Nipāta*, l'on trouve de sévères condamnations de la condition sociale et de la moralité publique de cette époque.

La communauté admettait tout le monde sans distinction de race, de caste ou de sexe, et les quêtes les plus diverses, les recherches de voies nouvelles s'y épanouissaient.

Les communautés du Bouddha n'étaient pas des monastères, et y être admis n'était pas une initiation. D'après les paroles de l'Instructeur, seule la réalisation de l'Enseignement faisait du néophyte un homme nouveau et un membre de la communauté.

Il régnait dans la communauté une égalité absolue entre tous les membres. Un membre différait d'un autre par la date de son admission. A l'élection de l'aîné, l'âge n'était pas pris en considération. L'ancienneté n'était pas le fait des cheveux gris. De quelqu'un dont le seul mérite était son grand âge, on disait qu'il était "vieux-en-vain." Mais "est un aîné celui en qui la justice parle, qui sait se maîtriser, qui est sage." [11]

---

[11] Dhammapada

Le Bouddha ne demandait pas de vivre en communauté fermée. Dès le commencement, il y eut certains disciples qui préférèrent une vie solitaire. De ceux qui s'isolaient trop, le Bouddha disait : "Une vie solitaire dans la forêt est utile à celui qui la poursuit, mais elle contribue peu au bien-être des hommes."

L'Éveillé ne souhaitait pas établir trop de règles. Il s'efforça d'éviter le formalisme et la standardisation d'un règlement, aussi bien que l'imposition de trop d'interdits. Toutes les règles avaient pour but de protéger et de sauvegarder la complète indépendance du disciple. Il était demandé au membre de la communauté d'être simple et décent, mais comme l'élévation spirituelle ne dépend pas de la manière de se nourrir et de se vêtir, le Bouddha laissait une certaine liberté à ses disciples en ce domaine. Incités par Devadatta, certains disciples demandèrent à l'Illuminé d'établir une discipline plus stricte pour la communauté et d'interdire de consommer de la viande ou du poisson. Le Bouddha refusa en disant que chacun était libre d'appliquer à lui-même ces mesures de discipline, mais qu'elles ne devraient pas être imposées comme une obligation à tous. La même tolérance s'exerçait à l'égard des vêtements, car il était inadmissible que la liberté puisse dégénérer en privilège pour quelques-uns. Se fiant à la sagesse du vénérable Sona, le Bouddha lui dit : "Sona, tu as été élevé dans le raffinement, je t'ordonne de porter des sandales avec des semelles." Sona demanda alors que cette permission s'étende à tous les membres du Sangha et le Béni accéda tout de suite à cette requête. [12]

Dans le *Vinaya,* nous voyons que toutes les règles, dans la communauté établie par le Bouddha, étaient toujours inspirées par une nécessité vitale. Le *Vinaya* décrit un épisode touchant qui aboutit à une nouvelle règle pour le Sangha.

Un jour, un moine eut une maladie intestinale et gisait dans ses excréments. Lorsque le Béni, suivi du vénérable Ananda, passa dans les dortoirs, il arriva à la cellule du moine et le vit dans cet état.

Et le voyant ainsi, il alla vers lui et lui dit :

"Qu'est-ce qui vous arrive, moine, êtes-vous malade ?

---

[12] Mahāvagga

– J'ai une maladie intestinale, Seigneur.

– N'avez-vous personne pour prendre soin de vous, moine ?

– Non, Seigneur

– Pourquoi les moines ne prennent-ils pas soin de vous ?

– Parce que, Seigneur, je ne leur suis d'aucun service."

Là-dessus, le Béni dit au vénérable Ananda : "Allons, Ananda, apporte de l'eau et lavons ce moine."

"Oui, Seigneur" répondit le vénérable Ananda et il apporta de l'eau. Ensuite le Bouddha versa l'eau pendant que le vénérable Ananda lavait le moine. Et le Bouddha le tenant par la tête, le vénérable Ananda par les pieds, ils le soulevèrent et le posèrent sur son lit.

A cette occasion, le Béni réunit les membres de l'ordre et leur demanda : "Moines, dans tel et tel quartier, y a-t-il un moine qui est malade ?

– Oui, Seigneur

– Et qu'a-t-il ?

– Il a une maladie intestinale, Seigneur

– Et y a-t-il quelqu'un qui prend soin de lui, moines ?

– Non, Seigneur

– Pourquoi les moines ne prennent-ils pas soin de lui ? Moines, vous n'avez ni père ni mère qui puisse veiller sur vous. Si vous ne prenez pas soin l'un de l'autre, qui donc, en vérité, prendra soin de vous ? Quiconque, ô moines, veut compter sur moi devra prendre soin des malades.

Si le malade a un précepteur, celui-ci devra veiller sur lui jusqu'à ce qu'il soit guéri et de même s'il a un instructeur ou un condisciple du même Vihāra, ou un disciple logeant avec son instructeur. Et s'il n'a ni l'un ni l'autre, alors la communauté devra prendre soin de lui ; et quiconque n'agira pas ainsi se mettra en faute."

La répugnance de l'Instructeur à établir de nombreuses règles fixes, spécialement des interdictions, et le désir de sauvegarder la vitalité de la vie commune s'expriment avec netteté dans ses dernières recommandations à son disciple Ananda : "Je confie à la communauté le soin de changer les règles mineures."

Mais beaucoup d'âmes faibles sont plus à leur aise si leurs obligations sont strictement définies ; de là a découlé la multiplicité de règles et d'interdits du bouddhisme plus tardif. Il est beaucoup plus aisé de se soumettre à des règles, même sous contrainte, que de manifester l'énergie personnelle consciente que l'Instructeur exigeait de ses disciples. La communauté ne cherchait pas à priver ses membres de leur personnalité, mais à les unir en étroite amitié et intimité en une unique aspiration au bien général. La communauté ne désirait pas niveler les particularités individuelles ; au contraire, l'Éveillé appréciait chaque initiative, chaque manifestation d'individualité, car l'Enseignement affirme que chacun est son propre créateur et libérateur, et que les efforts personnels sont absolument indispensables pour parvenir à ce but élevé. Ainsi la source individuelle avait toutes les possibilités de se développer. "Evitez les querelles, affirmez-vous en vous-mêmes sans exclure les autres." Ceci était accepté comme une règle dans la communauté.

Et le bouddhisme craignait si peu les manifestations individuelles, que souvent les paroles inspirées d'un des membres de la communauté étaient acceptées comme faisant partie du *Canon* avec les orientations données par l'Instructeur.

Une discipline austère, une surveillance constante de ses pensées, de ses paroles et de ses actes, faisaient de la communauté une école d'apprentissage aussi bien que d'entraînement. L'Instructeur, en faisant de la connaissance le seul moyen d'échapper aux chaînes terrestres, et de l'ignorance le crime le plus odieux, prescrivit à tous de fouler la voie de la connaissance.

Parallèlement à la condamnation de l'ignorance, nous trouvons une condamnation aussi sévère de la frivolité.

"L'insensé, l'ignorant, est lui-même son plus grand ennemi, car il commet de mauvaises actions qui produisent des fruits amers.

Même si un insensé est le compagnon d'un sage pendant toute sa vie, il reste toutefois ignorant de la vérité, comme la cuillère ignore la saveur de la soupe.

Longue est la nuit pour celui qui veille, long est un mille pour celui qui est las, longue est la ronde des vies et des morts pour les insensés qui ne connaissent pas la Vérité." [13]

Il se fixa comme tâche de rappeler souvent aux parents d'enseigner à leurs enfants toutes les sciences, tous les arts et, par-là, d'aider leur conscience à croître. De même, il a constamment mis en avant la nécessité vitale du voyage. Il y voyait un but réellement instructif, car le voyage détache l'homme de la routine quotidienne et développe en lui mobilité, ingéniosité et adaptabilité, qualités indispensables qui préparent le processus d'expansion de conscience.

L'enseignement de Gautama exige d'être authentique, mais il ne comporte pas de dogme à suivre aveuglément, car l'Instructeur, affirmant la connaissance en toutes choses, ne voyait pas l'utilité d'une foi aveugle pour élargir la conscience. "Par conséquent" disait l'Éveillé, "je vous ai appris à croire une chose, non parce que vous l'avez entendue, mais seulement lorsque votre conscience l'a vérifiée et acceptée."

Dans un entretien avec un jeune brahmane, l'Éveillé indiqua comment un disciple consciencieux arrive à maîtriser la Vérité : "Lorsque, après mûre considération, le disciple reconnaît que l'homme en question est entièrement libéré de toute possibilité d'erreur, il fait confiance à cet homme. L'approchant avec confiance, il devient son disciple. Etant devenu son disciple, il ouvre ses oreilles. Ayant ouvert ses oreilles, il prête attention à l'enseignement. Ayant entendu l'enseignement, il le garde à l'esprit. Il analyse la signification des vérités qu'il a retenues. Il médite sur elles. De sa méditation naît sa décision. Ce qu'il a décidé, il l'entreprend. Ce qu'il a entrepris, il en apprécie la signification. L'ayant appréciée, il y applique tous ses efforts. Grâce aux efforts appliqués, il approche la Vérité. Ayant pénétré dans ses profondeurs, il voit. Cependant, tout ceci n'est que la reconnaissance, et non la possession de la Vérité. Pour la

[13] Dhammapada

maîtriser totalement, il faut effectuer, alimenter et renouveler inlassablement ce processus psychologique." [14]

Ce discours montre clairement que le disciple avait toute liberté pour discuter l'enseignement qui lui était donné et que connaissance et maîtrise de la vérité ne sont acquises que par l'effort personnel.

* * * * *

L'enseignement du Bouddha, comme enseignement de Vérité, comprenait tous les grands enseignements antérieurs et, par conséquent, soulignant leur vérité, il en rejetait toute dépréciation. Rejetant toute dépréciation, l'Enseignement n'en dévalorisait aucun. La réalisation du grand principe de coopération ouvrait toutes les voies.

On reconnaissait, dans les communautés du Bouddha, un renoncement réalisé par l'individu, mais on assimilait un reniement à de l'ignorance. On pouvait renoncer, dans les communautés du Bouddha, à des considérations insignifiantes, mais un reniement équivalait à se retirer de la communauté. Il était habituel de ne jamais mentionner celui qui était parti – la communauté devait vivre pour le futur. De plus, souvent celui qui était parti revenait, alors le retour n'était suivi d'aucune question, sauf une : "Tu ne renies plus ?"

Au début de l'enseignement, la discipline visait surtout à purifier le cœur et l'esprit de tous les préjugés et défauts. Selon les progrès, l'accent de l'enseignement se transférait et se concentrait sur l'expansion de conscience.

Il est difficile à un homme de s'élever sans passer la sévère épreuve de la purification. "Si la robe est sale, le teinturier peut la passer autant de fois qu'il veut dans le bleu, le jaune, le rouge ou le lilas, sa couleur restera vilaine et douteuse. Pourquoi ? A cause de la saleté de la robe. Si le cœur est impur, il faut s'attendre au même triste résultat.

"Je dis qu'il ne suffit pas de porter une robe pour être un combattant de la lumière. Il ne suffit pas d'aller tout nu, couvert de boue, aspergé d'eau, de s'asseoir sous un arbre, de vivre en solitaire, de se tenir dans une

---

[14] Majjhima-Nikāya

position, de jeûner, de répéter des mantras ou de se tresser les cheveux." [15] "Un homme n'est pas un mendiant simplement parce qu'il se nourrit d'aumônes." [16] "Un homme n'est pas un ascète simplement parce qu'il vit dans une forêt." [17] "N'est pas digne de porter la robe safran l'impur qui manque de sincérité dans ses actes, l'ignorant qui ne se maîtrise pas." [18]

"La plus odieuse des trois sortes d'action malveillante, disait l'Éveillé, n'est pas la parole, ni l'acte physique, mais la pensée." [19] Dès la conception d'une mauvaise action, l'homme est déjà coupable, qu'elle soit mise à exécution ou non.

"Le premier élément, en toutes choses, est la pensée. L'élément prépondérant est la pensée, tout découle de la pensée. Si un homme parle ou agit avec une mauvaise pensée, la souffrance s'ensuit comme la roue suit les pas de la bête qui tire le chariot.

Si un homme parle ou agit d'après une pensée juste, le bonheur le suit d'aussi près que son ombre qui ne le quitte jamais.

L'ennemi cherche à nuire à l'ennemi, hait celui qui le hait, mais pire est le mal fait par une pensée mal dirigée." [20]

L'Instructeur insista particulièrement sur la nécessité de veiller sur ses pensées, parce que si le disciple, trop confiant dans les résultats atteints, diminuait sa vigilance, il payerait cher la moindre négligence. Cet avertissement fut donné par une parabole : "Un homme fut blessé par une flèche empoisonnée. Le médecin, ayant extrait la flèche, conseilla au blessé de surveiller la blessure très attentivement. Mais le patient s'imagina n'avoir plus rien à craindre. Sans soin, la blessure s'enflamma et provoqua la mort dans d'atroces souffrances." [21]

---

[15] Majjhima-Nikāya

[16] Dhammapada

[17] Śikshāsamuccaya, compilation de Śāntideva

[18] Dhammapada

[19] Mahājjhima-Nikāya

[20] Dhammapada

[21] Majjhima-Nikāya

"La vigilance est la route vers l'immortalité ; la négligence, la route vers la mort. Les vigilants ne meurent pas, les négligents sont comme s'ils étaient déjà morts.

Chez les inconstants en pensée, ignorants de la vraie loi ou d'une confiance vacillante, la sagesse ne peut s'épanouir.

De même qu'un fabriquant de flèches veille à ce qu'elles soient bien droites, un sage redresse sa pensée volage et inconstante qui est difficile à fixer, difficile à guider.

Comme la pluie s'infiltre dans une maison dont le chaume n'est pas étanche, ainsi les désirs s'infiltrent dans une pensée mal entraînée.

Les grandes et petites entraves d'un disciple, qui trouve sa joie dans la vigilance et redoute la négligence, brûlent toutes ainsi. Il se meut comme le feu." [22]

* * * * *

En considérant, sous l'angle de l'utilité, la folie de céder à de basses inclinations, l'Éveillé dit : "Le sentiment pour lequel vous vous êtes humilié ne sera bientôt plus qu'un souvenir pour vous, tel un plaisir éprouvé en rêve. Mais ce qui reste comme un constant reproche vivant, c'est l'acte accompli pour ce plaisir." [23]

"La moralité est comme un ballon gonflé, endommagez-le une fois et il sera détruit. De même, ne succombez qu'une fois à une inclination vicieuse et plus rien ne peut arrêter la ruée des passions. Un homme ainsi laissé à lui-même périra irrévocablement."

"Ceux qui irriguent les champs détournent l'eau pour l'envoyer là où ils veulent ; les fabriquants de flèches leur donnent leur forme ; les menuisiers tournent le bois à volonté ; le sage se tend lui-même." [24]

Nous ne trouvons, dans les écrits, aucune différence entre les membres de la communauté – que ce soient des notables, des personnes mariées, des

---

[22] Dhammapada

[23] Śāntideva, Bodhicaryāvatāra

[24] Dhammapada

célibataires, des hommes ou des femmes – tous peuvent également recevoir la vérité qui leur est enseignée.

L'admission dans la communauté n'était suivie d'aucun vœu. Celui qui se présentait n'apportait avec lui que la bonne volonté de servir l'enseignement. Mais quand cette bonne volonté disparaissait, rien ne l'obligeait à rester. Quitter la communauté était aussi simple que d'y entrer. Il y a de nombreux exemples de personnes qui quittèrent la communauté et revinrent plus tard.

On ne devait pas expulser un membre simplement parce que l'on n'était pas d'accord avec lui dans l'appréciation de ses actes. L'expulser signifierait donner libre cours à un torrent de mots enflammés et amener la désunion dans la communauté. "Un membre de la communauté ne répètera pas ce qu'il a entendu de façon à désunir les autres, mais tentera de les rapprocher en ne prononçant que des paroles de paix." [25]

"Jamais la haine n'a détruit la haine ; seule la bonté peut en venir à bout ; telle est la loi éternelle.

Il m'a trompé, il m'a abusé, il m'a subjugué, il m'a volé ; chez ceux qui nourrissent de telles pensées, la colère ne se calme jamais.

Si un homme se préoccupe des fautes des autres et est toujours enclin à se fâcher, ses propres passions vont croître et il est loin de la destruction des passions." [26]

"Certaines personnes ne connaissent pas la nécessité du contrôle de soi ; si elles sont d'humeur querelleuse, nous pouvons excuser leur conduite. Mais ceux qui en savent davantage devraient apprendre à vivre en harmonie.

Si un homme trouve un ami sage vivant avec droiture et d'un caractère constant, il peut vivre avec lui, surmontant tous les dangers, heureux et tranquille. Mais avec les insensés, pas de camaraderie. Plutôt que de vivre

---

[25] Anguttara-Nikāya

[26] Dhammapada

avec des égoïstes vaniteux querelleurs et obstinés, mieux vaut rester seul." [27]

Influencé en toute chose par la conformité au but, l'Éveillé ne chercha pas à systématiser son enseignement. Il désirait que chaque point de l'enseignement affecte aussi puissamment que possible la volonté de ses disciples. Ne visant que la croissance et le développement de la conscience, il accordait une grande liberté de pensée et d'action pour tout le reste. Le Bouddha désirait que chacun se fixe sa discipline individuelle.

* * * * *

"Comment le Bouddha choisissait-il ses disciples pour la tâche ? Pendant le travail, alors que la fatigue s'était déjà emparée des disciples, le Bouddha posait la question la plus inattendue et attendait une réponse immédiate.

"Ou posant devant eux l'objet le plus simple qui soit, il suggérait de le décrire en pas plus de trois mots ou pas moins de cent pages. Ou plaçant un élève devant une porte scellée, il lui demandait : "Comment feriez-vous pour l'ouvrir ?"

Ou demandant aux musiciens de jouer sous les fenêtres, il leur disait de chanter des hymnes très dissemblables.

Ou, passant devant les disciples, il leur demandait combien de fois il avait fait cela.

Ou, remarquant une mouche agaçante, il demandait à l'élève de répéter les paroles inattendues qu'il venait de prononcer.

Ou, notant la peur provoquée par des animaux ou des phénomènes naturels, il mettait ses élèves en condition de la maîtriser. Le Lion puissant trempait ainsi le glaive de l'esprit." (Ecrit d'après l'enseignement oral du bouddhisme hindou).

Il ne faudrait pas oublier le passe-temps favori du Bouddha avec ses disciples pendant les moments de repos. L'Instructeur lançait un mot en

---

[27] Mahāvagga

l'air, et sur sa base, les disciples construisaient toute une pensée. Il n'existe pas de moyen plus sage de tester le niveau de conscience.

Par sa connaissance et sa ferme prise de conscience que tout ce qui existe change, le Bouddha aguerrissait ses élèves, les armait de courage, de patience et de compassion et en faisait de vrais guerriers pour le bien commun.

Les exemples de complet dédain pour ce qui rend la vie facile et conventionnellement agréable abondent, particulièrement dans les anciens écrits.

Le renoncement à toute chose personnelle donne naissance au sens de vraie liberté ; de la liberté naît la joie ; de la joie la satisfaction ; de la satisfaction le sens du calme et du bonheur.

L'Éveillé fraya son chemin vers le cœur des humains, non par des miracles, mais par son enseignement pratique de la perfection de la vie de tous les jours et par son exemple personnel de grande coopération.

* * * * *

Si grande était sa tolérance et son désir d'étroite coopération avec les hommes, que jamais il ne s'éleva contre leurs rites et leurs croyances. "Vénérez vos croyances et ne condamnez jamais celles des autres." Il ne se préoccupait pas des formes extérieures et s'efforçait seulement de donner une plus vaste compréhension de la signification intérieure en l'expliquant d'un nouveau point de vue.

"Alors que le Béni se trouvait dans un bosquet de bambous près de Rājagriha, il rencontra Srigāla, un chef de famille, qui, en joignant les mains, se prosterna vers les quatre directions du monde, vers le zénith en haut et vers le nadir en bas. Et le Béni, sachant qu'il suivait en cela une superstition religieuse traditionnelle pour écarter le mal, demanda à Srigāla, "Pourquoi accomplis-tu ces étranges cérémonies ?"

Srigāla répondit :"Trouves-tu étrange que je protège ma maison contre l'influence des démons ? Je sais que toi, Gautama Śākyamuni que les gens appellent le Tathāgata et le Bouddha Béni, tu serais trop heureux de me dire que les incantations ne servent à rien et n'ont aucun pouvoir

protecteur. Mais écoute et sache qu'en accomplissant ce rite, j'honore, je vénère et conserve sacrées les paroles de mon père."

Le Tathāgata lui dit alors : "Tu fais bien, ô Srigāla, d'honorer, de vénérer et de conserver sacrées les paroles de ton père ; et c'est ton devoir de protéger ta maison, ta femme, tes enfants et les enfants de tes enfants contre l'influence néfaste des mauvais esprits. Je ne te reproche pas d'accomplir le rite de ton père. Mais je trouve que tu ne comprends pas la cérémonie. Que le Tathāgata, qui te parle maintenant comme un père spirituel et qui ne t'aime pas moins que ne le firent tes parents, t'explique la signification des six directions :

Protéger ta maison par des cérémonies mystérieuses ne suffit pas; tu dois la protéger par de bonnes actions. Tourne-toi vers tes Instructeurs à l'est, vers tes parents au sud, vers ta femme et tes enfants à l'ouest, vers tes amis au nord, et règle au zénith tes relations religieuses avec ce qui te dépasse et au nadir tes relations avec les serviteurs qui te sont subordonnés.

Telle est la religion que ton père désire que tu suives et l'accomplissement de la cérémonie te rappellera tes devoirs".

Srigāla contempla le Béni avec vénération comme s'il avait contemplé son père et dit : "Vraiment Gautama, tu es le Bouddha, le Béni, le saint Instructeur. Je ne savais pas ce que je faisais, mais maintenant je le sais. Tu m'as révélé la vérité cachée comme quelqu'un qui apporte une lampe dans l'obscurité. Je prends refuge dans l'Instructeur Illuminé, dans la Vérité qui éclaire et dans la communauté de frères qui ont trouvé la Vérité." [28]

* * * * *

Dès le commencement de son activité, le Bouddha était convaincu qu'une parole prononcée au bon moment et à sa juste place était plus convaincante que n'importe quel miracle dans son effet psychique pour l'homme et sa régénération. Il commandait sévèrement à ses disciples de ne pas manifester les pouvoirs "miraculeux" qu'ils avaient acquis, devant ceux qui ne connaissaient pas les principes inhérents à ces pouvoirs. Par

[28] M.P.Grimblot, Sept Suttas Pālis

ailleurs, ces manifestations nuisent à celui qui les produit, car elles le placent au-dessus de son entourage et développent son orgueil.

Un disciple confirmé ne doit pas se vanter de perfection surhumaine. Le disciple qui, avec de mauvaises intentions et par cupidité, se vante de perfection surhumaine, que ce soit des visions célestes ou des miracles, n'est plus un disciple de Sâkyamuni. "Je vous défends, ô disciples, d'employer aucune incantation ou supplication, car elles sont inutiles, puisque la loi du Karma gouverne toutes choses. Celui qui tente d'accomplir des miracles n'a pas compris la doctrine du Tathāgata." [29]

La parole et la puissance de conviction étaient les seules armes utilisées par l'Instructeur pour influencer les hommes. Nulle part nous ne trouvons de colère ou d'indignation, seulement la sobre affirmation de la vérité. Le disciple Śariputra met en évidence ce fait : "Le Béni est parfait dans la conduite de son discours."

"Comme la terre supporte patiemment, sans chagrin ni plaisir, toute chose qui lui tombe dessus, pure ou impure, ainsi le Bouddha, indifférent, supporte aussi bien la vénération que le dédain des hommes. Comme l'eau purifie et rafraîchit tout sans distinction, que ce soit juste ou mauvais, le Bouddha donne sa compassion aux ennemis et aux amis." [30]

* * * * *

Nombreux sont les entretiens et les discours du Bouddha avec ses auditeurs sur ce qui les touche directement et les diverses discussions de leurs obligations à l'égard de leur famille et du bien-être social. Ce qui le distingue des autres instructeurs et son plus grand mérite consiste dans le fait que, considérant le devoir de l'homme du point de vue de son utilité vitale, il cherchait à appliquer dans la vie pratique une perception aiguë et élevée.

Ce côté vital et pratique de l'Enseignement s'exprime magnifiquement dans la réponse du Béni à Anāthapindika, un homme d'une richesse incalculable, appelé "la providence des orphelins et l'ami des pauvres", qui vint le consulter.

---

[29] Paul Carus, The Gospel of Buddha

[30] The Jātaka

Apprenant que le Bouddha s'était arrêté dans le bosquet de bambous près de Rājagriha, Anāthapindika se mit en route la nuit même pour le rencontrer. Et le Béni perçut immédiatement le cœur pur de Anāthapindika et l'accueillit chaleureusement.

Anāthapindika dit : "Je vois que tu es le Bouddha, le Béni et je désire t'ouvrir tout mon esprit. Après m'avoir écouté, dis-moi ce que je dois faire. Ma vie est remplie par le travail, j'ai acquis de grandes richesses, et j'ai quantité d'affaires à traiter. Toutefois j'aime mon travail et je m'y applique avec diligence. Beaucoup de monde travaille pour moi et dépend du succès de mes entreprises.

Or j'ai entendu tes disciples vanter la béatitude de l'ermite et dénoncer l'agitation du monde. "Le Saint Homme, disent-ils, a abandonné son royaume et son héritage, il a trouvé le chemin de rectitude, montrant ainsi au monde entier l'exemple de la manière d'atteindre le Nirvāna".

Mon cœur brûle de faire ce qui est juste et d'être une bénédiction pour mes semblables. Je vais donc te demander : "Dois-je abandonner mes richesses, ma maison, mes entreprises commerciales et, comme toi, choisir d'être sans demeure afin d'atteindre la béatitude d'une vie droite et juste ?"

Et le Bouddha répondit : "La béatitude d'une vie droite et juste peut être atteinte par tous ceux qui foulent le noble sentier octuple. Celui qui s'attache aux richesses ferait mieux de les abandonner que de leur permettre d'empoisonner son cœur. Mais celui qui ne s'attache pas à elles et qui, possédant des biens, les utilise justement, est une bénédiction pour son prochain.

A toi, je te le dis, reste dans ta position sociale et applique-toi avec diligence à tes entreprises. Ce n'est pas la vie, la richesse et le pouvoir qui rendent les hommes esclaves, mais leur attachement à la vie, à la richesse et au pouvoir.

Le moine qui se retire du monde pour mener une vie oisive n'en retire aucun profit. Car une vie d'indolence est une abomination, et le manque d'énergie est méprisable. Le Dharma du Tathāgata ne demande pas à un homme qu'il choisisse d'être vagabond ou d'abandonner le monde, à moins qu'il ne se sente appelé à le faire, mais le Dharma du Tathāgata exige que tout homme se libère de l'illusion du soi, qu'il purifie son cœur, qu'il renonce à sa soif de plaisirs et qu'il mène une vie de droiture.

Quelle que soit sa situation, qu'il reste dans le monde comme artisan, marchand, officier du roi, ou qu'il se retire du monde et se consacre à une vie de méditation religieuse, il doit mettre tout son cœur dans sa tâche, être diligent et énergique. S'il est comme le lotus qui croît sur l'eau sans qu'elle le touche, s'il lutte dans la vie sans nourrir d'envie ni de haine, s'il vit dans le monde non la vie du soi mais une vie de vérité, alors certainement joie, paix et bénédiction habiteront sa pensée." [31]

* * * * *

Le Béni répondit de façon aussi belle, aussi vitale et aussi pratique aux questions de Simha, le guerrier.

"En ce temps-là, beaucoup de citoyens distingués s'étaient rassemblés à l'hôtel de ville et, de bien des façons, faisaient l'éloge du Bouddha, du Dharma et du Sangha. Simha, le général en chef, un disciple de la secte Niggantha, était assis au milieu d'eux. Et il pensa : "Vraiment, le Béni doit être un Bouddha, un saint homme. Je vais aller le trouver".

Donc Simha, le général, alla chez le chef du Niggantha, Nātaputta, et l'ayant approché, lui dit : "Je désire, Seigneur, rendre visite au samana Gautama".

Nātaputta dit : "Pourquoi vous, Simha, qui croyez en l'effet des actions selon leur valeur morale, devriez-vous aller voir le samana Gautama qui nie l'effet des actions ? Le samana Gautama, Simha, nie l'effet des actions ; il enseigne la doctrine du non-agir ; et c'est dans cette doctrine qu'il entraîne ses disciples".

Alors le désir d'aller trouver le Béni, qui avait surgi chez Simha, le général, s'affaiblit.

En entendant de nouveau les éloges du Bouddha, du Dharma et du Sangha, Simha revint faire sa demande au chef du Niggantha, et de nouveau Nātaputta le persuada de ne pas y aller.

Lorsqu'une troisième fois, le général entendit des hommes de distinction vanter les mérites du Bouddha, du Dharma et du Sangha, le général pensa : "Vraiment le samana Gautama doit être un saint Bouddha.

---

[31] Paul Carus, The Gospel of Buddha

Qu'ai-je à faire des Nigganthas, et de leur consentement ? J'irai (sans demander leur permission) trouver le Béni, le saint Bouddha.

Et Simha, le général, dit au Béni : "J'ai entendu dire, Seigneur, que le samana Gautama nie l'effet des actions ; il enseigne la doctrine du non-agir en disant que les actes des êtres sensibles ne reçoivent pas leur récompense, car il enseigne l'annihilation et le caractère méprisable de toute chose ; et c'est dans cette doctrine qu'il entraîne ses disciples. Enseignes-tu la non-persistance de l'âme et la destruction de l'être humain ? Je t'en prie, dis-moi Seigneur, ceux qui parlent ainsi disent-ils la vérité ou portent-ils un faux témoignage contre ta personne et font-ils ainsi passer un faux dharma pour ton dharma ?"

Le Bouddha répondit : "D'une certaine façon, Simha, ceux qui disent cela disent la vérité sur mon enseignement, et d'une autre façon, Simha, ceux qui disent le contraire disent aussi la vérité. Ecoute et je vais te dire :

"J'enseigne, Simha, à ne pas agir injustement, que ce soit en acte, en parole ou en pensée ; j'enseigne à ne pas accomplir ces actions mauvaises et fausses qui pèsent sur le cœur. Cependant, j'enseigne, Simha, à agir de façon juste, que ce soit en acte, en parole ou en pensée ; j'enseigne à accomplir ces actions vraies et bienveillantes qui élèvent le cœur.

J'enseigne, Simha, qu'il faut éradiquer toute chose mauvaise et incorrecte, tout acte injuste en pensée, en parole ou en action. Simha, celui qui s'est libéré de ces conditions qui pèsent sur le cœur, celui qui les a détruites pour qu'elles ne puissent plus ressurgir, de même que l'on déracine un palmier pour qu'il ne puisse plus repousser, cet homme a réussi à éliminer le soi.

Je proclame, Simha, l'annihilation de l'égocentrisme, du désir, de la mauvaise volonté, de la tromperie. Toutefois, je ne proclame pas l'annihilation du pardon, de l'amour, de la charité et de la vérité.

Je juge, Simha, les actes malveillants méprisables, qu'ils soient accomplis par l'action, la parole ou la pensée, mais j'estime la droiture et la vertu dignes d'éloges".

Et Simha dit : "Un doute reste encore tapi dans ma pensée concernant la doctrine du Béni. Voudrait-il consentir à dissiper ce nuage afin que je puisse comprendre le dharma tel que le Béni l'enseigne ?"

Le Tathāgata ayant donné son consentement, Simha continua : "Je suis un soldat, ô Béni, et je suis chargé par le roi de faire appliquer ses lois et de mener ses guerres. Est-ce que le Tathāgata qui enseigne la bienveillance sans fin et la compassion pour tous ceux qui souffrent, nous permet de punir le criminel ? De plus, le Tathāgata déclare-t-il qu'il est mauvais de faire la guerre pour protéger nos maisons, nos femmes, nos enfants et nos propriétés ? Le Tathāgata enseigne-t-il la doctrine de la reddition complète, si bien que je devrais supporter que le méchant fasse ce qui lui plaît et m'incliner avec résignation devant celui qui menace de prendre par la violence ce qui m'appartient ? Le Tathāgata soutient-il que toute lutte, y compris une guerre pour une cause juste, devrait être interdite ?"

Le Bouddha répondit : "Celui qui mérite une punition doit être puni, et celui qui mérite une faveur doit recevoir une faveur. Pourtant, en même temps, j'enseigne à ne faire aucun mal à aucun être vivant mais à être plein d'amour et de bonté. Ces injonctions ne sont pas contradictoires, car celui qui doit être puni pour les crimes qu'il a commis, doit ses souffrances non pas à la malveillance du juge mais au mal qu'il a fait. Ses propres actes lui ont amené la souffrance que lui inflige l'exécuteur de la loi. Lorsqu'un magistrat punit, qu'il le fasse sans haine ; de son côté l'assassin, lorsqu'il est condamné à mort, devrait considérer que c'est le fruit de sa propre action. Dès qu'il comprendra que la punition purifie son âme, il ne se lamentera plus de son sort mais s'en réjouira."

Et le Béni continua : "Le Tathāgata enseigne que toute guerre, où l'homme essaie de tuer son frère, est lamentable, mais il n'enseigne pas que ceux qui vont en guerre pour une juste cause après avoir épuisé tous les moyens de préserver la paix, méritent le blâme. Doit être blâmé celui qui est la cause de la guerre.

Le Tathāgata enseigne une complète reddition du soi, mais il n'enseigne pas de céder en toute chose face à ces puissances qui représentent le mal, qu'elles soient des hommes, des dieux ou des éléments de la nature. La lutte doit exister, car toute vie est une forme de combat. Mais celui qui combat doit veiller à ne pas lutter dans son propre intérêt contre la vérité et la droiture.

Celui qui lutte dans son propre intérêt pour être grand, puissant, riche ou célèbre, n'aura aucune récompense, mais celui qui combat pour la

droiture et la vérité sera grandement récompensé car même sa défaite sera une victoire.

Le soi n'est un réceptacle valable pour aucun grand succès ; le soi est petit et fragile et ses contenus se répandront bientôt pour le bénéfice d'autrui et, peut-être aussi, pour sa malédiction.

La Vérité, toutefois, est assez grande pour recevoir les aspirations de tous les sois, et quand tous les sois éclateront comme bulles de savon, leurs contenus seront préservés et, dans la Vérité, ils vivront une vie éternelle.

Celui qui va au combat, ô Simha, même s'il s'agit d'une juste cause, doit être prêt à être tué par ses ennemis, car telle est la destinée des guerriers ; et si c'est ce qui l'attend, il n'a aucune raison de se plaindre.

Mais le vainqueur devrait se rappeler l'instabilité des choses terrestres. Son succès peut être grand, mais si grand soit-il, la roue de la fortune peut tourner à nouveau et le faire tomber dans la poussière.

Toutefois, s'il se modère et éteint toute haine dans son cœur, relève son adversaire abattu et lui dit "Maintenant faisons la paix et soyons frères", il gagnera une victoire qui ne sera pas un succès passager, car ses fruits resteront pour toujours.

Grand est un général victorieux, ô Simha, mais le plus grand vainqueur est celui qui a conquis le soi.

La doctrine de la conquête du soi, ô Simha, n'est pas enseignée pour détruire l'âme des hommes mais pour la préserver. Celui qui a conquis le soi est plus apte à vivre, à réussir et à vaincre que celui qui en est l'esclave.

Celui dont la pensée est libérée de l'illusion du soi tiendra bon dans la bataille de la vie et ne tombera pas.

Celui dont les intentions sont la Droiture et la Justice ne connaîtra pas d'échec, mais il réussira dans ses entreprises et son succès sera durable.

Celui qui abrite en son cœur l'amour de la vérité vivra et ne mourra point, car il a bu l'eau de l'immortalité.

Combats donc courageusement, général, et mène tes batailles avec vigueur, mais sois un soldat de la Vérité et le Tathāgata te bénira."

Quand le Béni eut ainsi parlé, Simha, le général, dit : "Glorieux Seigneur, glorieux Seigneur ! Tu as révélé la vérité. Grande est la doctrine du Béni. En vérité, tu es le Bouddha, le Tathāgata, le Saint. Tu es l'Instructeur de l'humanité. Tu nous montres la voie du salut, car certainement ceci est la vraie libération. Celui qui te suit ne manquera pas de lumière pour éclairer son chemin. Il trouvera la bénédiction et la paix. Je prends refuge, Seigneur, dans le Béni, dans sa doctrine et dans sa fraternité. Puisse le Béni me recevoir dès ce jour, et tant que je vivrai, comme un disciple qui a pris refuge en lui."

Et le Béni dit : "Considère d'abord, Simha, ce que tu fais. Il convient à une personne de haut rang comme toi de ne rien faire sans mûre réflexion".

La foi de Simha dans le Béni augmenta. Il répondit : "Si d'autres instructeurs, Seigneur, avaient réussi à faire de moi leur disciple, ils promèneraient leur étendard dans toute la ville de Vésālī en criant : "Simha, le général, est devenu notre disciple !" Pour la deuxième fois, Seigneur, je prends refuge dans le Béni, dans le Dharma et dans le Sangha; puisse le Béni me recevoir dès ce jour, et tant que je vivrai, comme un disciple qui a pris refuge en lui."

Le Béni dit : "Depuis longtemps, Simha, les Nigganthas ont reçu des offrandes dans ta maison. Tu devrais donc trouver juste à l'avenir de leur donner de la nourriture quand ils viendront vers toi pour quérir des aumônes."

Le cœur de Simha s'emplit de joie. Il dit : "On m'a dit, Seigneur, que le samana Gautama disait : "Il ne faut donner qu'à moi seul et à personne d'autre. Seuls mes disciples, et non les autres, devraient recevoir des offrandes". Mais le Béni m'exhorte à donner aussi aux Nigganthas. Bien, Seigneur, nous verrons ce qu'il y a de mieux à faire. Pour la troisième fois, je prends refuge dans le Béni, dans son Dharma et dans sa fraternité." [32]

* * * * *

[32] Paul Carus, The Gospel of Buddha

En toutes choses, il suivait le principe de la conformité au but. "Quels privilèges pourrait vous donner le ciel ? Vous devez être des conquérants, ici en ce monde, dans les conditions où vous vous trouvez maintenant." [33]

Un jour, un grand polémiste essaya d'embarrasser le Bouddha en le harcelant de questions sujettes à controverse. L'Éveillé cessa de lui prêter attention et parla à la foule autour de lui : "Cet homme ne désire pas ce qu'il voit. Il désire ce qu'il ne voit pas. Il cherchera longtemps et en vain. Il n'est pas satisfait par ce qu'il voit autour de lui et ses désirs sont sans limites. Félicitons ceux qui ont renoncé au désir."

La doctrine du Bouddha s'est affirmée comme une doctrine de vie, car la pénétration dans la vie quotidienne d'un enseignement élevé et conforme au but marqua une ère nouvelle dans la vie de l'humanité. Les précédentes interdictions et dénégations furent remplacées par un enseignement positif et pratique dont la conséquence fut d'élever l'éthique à un plus haut degré.

* * * * *

La doctrine ordonna de s'abstenir de tout ce qui est négatif, et de stimuler avec énergie tout ce qui est positif et beau.

Le Bouddha condamnait particulièrement le suicide ainsi que d'ôter la vie. "Tous tremblent quand ils doivent affronter une punition, tous craignent la mort ; en jugeant les autres d'après vous-mêmes, ne tuez pas ni ne soyez cause de tuerie." [34]

"Le disciple doit s'abstenir d'ôter la vie sous n'importe quelle forme. Il évite d'ôter la vie à toute créature vivante. Laissant de côté le bâton et l'épée, il est doux et plein de clémence, aimable et plein de compassion envers toutes les créatures vivantes."

Il était interdit de consommer de l'alcool et d'intoxiquer autrui parce que l'ivresse mène à la déchéance, au crime, à la folie et à l'ignorance qui est la cause principale d'une nouvelle existence accablante. La nécessité d'une chasteté complète pour réaliser un total développement spirituel était aussi soulignée. Mais avoir une épouse et lui être fidèle était considéré

---

[33] Milinda-Paňa, The Questions of King Milinda

[34] Dhammapada

comme une forme de chasteté. La polygamie était sévèrement condamnée par le Bouddha Gautama comme un effet de l'ignorance.

* * * * *

Le Béni a clairement exposé son Enseignement à propos du caractère sacré du mariage dans la parabole des Noces de Jambūnada.

"Le plus grand bonheur qu'un mortel puisse imaginer est le lien du mariage qui unit deux cœurs aimants. Mais il y a encore plus grand bonheur : c'est d'embrasser la vérité. La mort séparera le mari et la femme, mais la mort n'affectera jamais celui qui a épousé la Vérité.

Par conséquent, épousez la vérité et vivez avec elle en un mariage sacré. Le mari qui aime sa femme et désire une union durable, doit lui être fidèle de façon à être comme la vérité même ; et elle se reposera sur lui, le vénérera et le soignera. La femme qui aime son mari et désire une union durable, doit lui être fidèle de façon à être comme la Vérité même ; et il placera sa foi en elle [, il l'honorera] et pourvoira à ses besoins. Je vous le dis en vérité : [leur mariage sera sacré et béni, et] leurs enfants deviendront comme leurs parents et porteront témoignage de leur bonheur.

Qu'aucun homme ne soit célibataire, que chacun se marie en un amour sacré avec la Vérité. Et lorsque Māra, le destructeur, viendra séparer les formes visibles de votre être, vous continuerez à vivre dans la Vérité et vous partagerez la vie éternelle, car la Vérité est immortelle !" [35]

L'enseignement du Bouddha fit plus pour la libération et le bonheur de la femme qu'aucun autre enseignement de l'Inde. "La femme, disait Gautama, peut atteindre le plus haut degré de connaissance accessible à l'homme – elle peut devenir un arhat. La liberté, qui est au-delà des formes, ne peut dépendre du sexe, qui relève du monde des formes". Les femmes ont joué un rôle important dans la communauté et beaucoup d'entre elles furent remarquables pour leur connaissance et leurs efforts.

Nous citons sa réponse à la question de Soma, une disciple : "Comment une femme avec son mental limité peut-elle parvenir à cette condition qu'un sage n'atteint qu'avec difficulté ? – Quand le cœur est calme, la conscience ouverte, alors la vérité est perçue. Mais si l'on pense,

---

[35] Paul Carus, The Gospel of Buddha

je suis une femme, ou je suis un homme, ou je suis ceci ou cela, c'est Māra qui est concerné." [36]

"Les portes de l'immortalité s'ouvrent à tous les êtres. Que celui qui a des oreilles s'approche, qu'il écoute l'enseignement et qu'il ait foi." [37]

* * * * *

Le Bouddha a indiqué l'absurdité du préjugé qui assigne une autorité grandissante aux paroles répétées par un nombre croissant de personnes érudites. Est un vrai savant celui qui est parvenu à la réalisation parfaite, non celui qui marmonne un grand nombre de fois des formules qu'il a rejetées auparavant.

"Je dis à mes disciples : Voici le Nirvāna, voici le chemin pour y parvenir. "Parmi ceux que j'instruis, quelques-uns l'ont atteint et d'autres non. Qu'y puis-je ? Le Béni n'est que celui qui indique le chemin." [38]

Nul ne peut sauver son voisin. Le mal commis par l'homme ne souille que lui. Le mal qu'il évite ne concerne que lui. Chacun est pur ou impur pour lui-même seulement. Aucun homme ne peut en purifier un autre." [39]

La régénération n'est possible que par un processus intérieur de travail sur soi. Par conséquent, le Bouddha ne reconnaissait aucun pouvoir actif à des formules transmises de génération en génération, "comme un panier qui passe de main en main". [40]

* * * * *

Le Bouddha, qui niait le concept conventionnel de Dieu et affirmait la possibilité de se libérer entièrement par l'effort personnel et le travail assidu sur soi, réfutait par là-même toute adoration extérieure. Dès le début, il critiqua tous les rituels et autres actes extérieurs qui ne font qu'entretenir la cécité spirituelle et l'attachement à des formes sans vie. Nulle part dans son enseignement n'y a-t-il la plus petite allusion à une

---

[36] Samyutta Nikāya

[37] Mhajjhima-Nikāya

[38] Majjhima-Nikāya

[39] Dhammapada

[40] Majjhima-Nikāya

adoration personnelle. Il disait : "L'enseignement est le salut, non parce qu'il a été donné par le Bouddha, mais parce qu'il libère. L'élève qui me suit en s'accrochant à l'ourlet de mon vêtement est loin de moi et je suis loin de lui. Pourquoi ? Parce que ce disciple ne me voit pas. Un autre peut vivre à des centaines de kilomètres et cependant être proche de moi et moi de lui. Pourquoi ? Parce que ce disciple comprend l'enseignement ; comprenant l'enseignement, il me comprend." [41]

"Si vous compreniez et perceviez la vérité telle qu'elle est, diriez-vous : "Nous devons respecter notre Instructeur et, par respect, nous parlerons comme il a parlé ?"

– Non, Béni

– Ce que vous affirmez, n'est-ce pas ce que vous avez perçu et réalisé vous-mêmes ?

– Oui, Béni." [42]

Prévoyant le futur, l'Éveillé disait : "L'enseignement est comme la flamme d'une torche, qui allume d'innombrables feux. Ces feux peuvent servir à faire la cuisine ou à disperser l'obscurité, mais la flamme de la première torche garde tout son éclat." [43]

Ennemi de tout rituel, l'Éveillé niait tout pouvoir purificateur aux bains rituels. "Un homme ne deviendra pas moralement pur en se lavant longuement dans l'eau. Un homme pur, un brahmane, est celui en lequel résident vérité et vertu." [44] "La Gayā est un réservoir pareil à tout autre réservoir." [45]

"Toutes vos règles, disait le Bouddha aux fanatiques, sont viles et ridicules. Certains d'entre vous marchent nus et se couvrent uniquement de leurs mains ; certains ne mangent et ne boivent pas d'un broc ou d'une assiette, ne s'assiéront pas à table entre deux convives, entre deux couteaux

---

[41] Itivuttaka

[42] Majjhima-Nikāya

[43] Sūtra of forty two Sections

[44] The Udanā

[45] Majjhima-Nikāya

ou deux assiettes ; certains ne veulent pas s'asseoir à la table commune ni accepter des aumônes dans une maison où se trouve une femme enceinte, ou bien là où vous voyez beaucoup de mouches, ou encore là où vous rencontrez un chien.

L'un se nourrit uniquement de légumes avec un bouillon de riz ou avec de la bouse de vache ou de cerf, de racines d'arbre, de branches, de feuilles, de fruits de la forêt ou de semences. L'un porte sa robe juste jetée sur l'épaule ou se couvre seulement de mousse, d'écorce d'arbre, de plantes, de peaux de daim, porte les cheveux dénoués ou serrés dans un bandeau, porte des vêtements de deuil, se tient toujours les mains en l'air, ne s'asseoit pas sur un banc ou une natte, ou s'assied toujours à la manière d'un animal.

L'un se couche sur des plantes épineuses ou sur de la bouse de vache.

Je ne vais pas énumérer d'autres moyens semblables par lesquels vous vous torturez ou vous épuisez.

Qu'attendez-vous, travailleurs volontaires, pour votre lourd labeur ? Vous attendez des aumônes et du respect de la part des laïcs et, lorsque vous atteignez ce but, vous devenez fortement attachés au confort de la vie temporelle, vous ne voulez pas la quitter et ne connaissez pas les moyens de le faire. Aussitôt que vous voyez des visiteurs venir de loin, vous vous asseyez immédiatement et prétendez vous absorber en profonde méditation, mais après leur départ, vous faites de nouveau ce qui vous plaît, vous vous promenez ou vous reposez librement.

Lorsque l'on vous donne de la nourriture grossière, vous la refusez sans même la goûter, mais chaque bon morceau, vous le gardez pour vous-même. Vous adonnant à des vices et des passions, vous vous revêtez pourtant du masque de la modestie. Non, telle n'est pas la vraie réalisation !

L'ascétisme n'est utile que s'il ne cache pas d'avides motifs."

L'ascétisme n'a aucune valeur comme moyen de se libérer des liens de la terre. Il est plus difficile de trouver un homme patient qu'un qui se nourrit d'air et de racines ou qui s'habille d'écorce et de feuilles. "Quand un homme est affaibli par la faim et la soif, quand il est trop fatigué pour

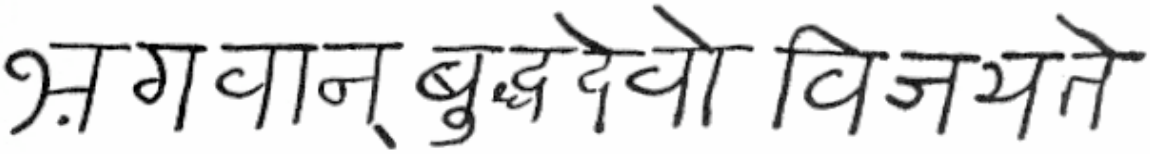
maîtriser ses sentiments et ses pensées, peut-il parvenir au but qui ne s'atteint que par la pensée claire d'une conscience élargie ?" [46]

"Pour que les cordes de la vina produisent un son harmonieux, elles ne doivent être ni trop tendues ni trop lâches. Ainsi en est-il de chaque effort : s'il est excessif, il produit un gaspillage inutile d'énergie, s'il est trop faible, il conduit à la passivité.

Pratiquez la mesure ; maintenez le juste degré de tension et trouvez le point d'équilibre de vos capacités.

Un homme discipliné est libre ; étant libre, il est joyeux, il est calme et heureux." [47] L'Éveillé voulait que la vie de la communauté fût joyeuse.

Quand il formula des préceptes pour son fils, il lui ordonna de considérer comme un trésor la joie en même temps que l'amour, la compassion et la patience.



[46] Aśvaghosha, Buddhacarita

[47] Majjhima-Nikāya

MARQUES DE COMPASSION

Selon le bouddhisme, un homme n'est capable de vertu que s'il en a connaissance. On ne peut désespérer de celui qui fait le mal, s'il sait ce qu'il fait. Il voit mal mais du moins il voit. Etant parvenu à une certaine connaissance, il peut renoncer à agir de la sorte. Mais à quoi peut-on s'attendre d'un aveugle mental ? "De deux personnes ayant commis la même erreur, la pire est celle qui ne s'en rend pas compte. De deux personnes innocentes, la meilleure est celle qui réalise qu'elle n'est pas coupable. Car on ne peut s'attendre à ce que celui qui ne se considère pas coupable, fasse des efforts pour mettre fin à son errance." [48]

Pour se soigner, il faut savoir de quoi on est malade, mais s'en rendre compte ne donne pas la santé ; il faut pour cela faire preuve de volonté.

Considérant toutes les manifestations existantes comme corrélatives d'énergies plus raffinées, l'Instructeur appréciait particulièrement l'effort déployé par ses élèves. Il n'a jamais enseigné à subjuguer les passions comme un but en soi, mais à transmuer et sublimer leur essence, car à la base de chaque passion se tient une étincelle d'énergie sans laquelle aucun progrès n'est possible.

Energie et volonté rendent l'élève vigilant et l'imprègnent d'un effort constant. Ces qualités l'arment de patience, d'énergie, de contrôle soutenu – trois conditions indispensables pour écraser les hordes de Māra "comme un éléphant écrase une hutte de bambou". La patience naît de la compassion et de la connaissance.

Au sujet de l'intolérance, on indique que "l'on remarque aisément les erreurs des autres, mais on ne perçoit qu'avec difficulté ses propres erreurs. Un homme passe au tamis les méfaits de son voisin comme pour séparer le grain de la balle, mais cache les siens comme, aux dés, le tricheur cache au joueur son piètre résultat." [49]

Nous ne voyons mentionné nulle part de ne pas résister au mal, mais partout de le condamner activement et de le supprimer. On ne doit pas se

---

[48] Majjhima-Nikāya

[49] Dhammapada

soumettre à la souffrance, mais être audacieux dans la perfection du bien et ne pas se satisfaire de petites réalisations. "Comme une belle fleur, très colorée mais sans parfum, ainsi sont les belles paroles de celui qui n'agit pas en accord avec elles, elles ne portent aucun fruit." [50]

"J'ai indiqué à mes disciples le chemin à suivre pour manifester les quatre efforts parfaits : empêcher le commencement de la chose mauvaise et nocive si elle ne se manifeste pas encore ; arrêter son développement si elle se manifeste déjà ; aider la manifestation des choses utiles qui ne se manifestent pas encore ; fortifier celles qui se manifestent déjà. Ainsi le disciple crée la volonté, affermit l'effort, développe le courage, exerce le cœur et combat." [51]

Nul ne peut considérer le Bouddha comme un tiède. Au contraire c'est un Leader qui ne se décourage jamais, un Combattant pour la communauté et pour la matière, un Héros du travail et de l'unité.

* * * * *

L'Éveillé insista sur la nécessité de la co-mesure et de la conformité au but. Il a dit : "Il ne faudrait être ni plus ni moins." Ses partisans tirèrent de cette formule de co-mesure l'ennuyeuse règle d'or. Mais la règle d'or ou voie du milieu devrait se comprendre comme réalisation de l'harmonie. De même l'Éveillé a prescrit de posséder peu d'objets pour ne pas perdre trop de temps avec eux. Ce conseil, ses partisans en ont fait une règle formelle. L'Éveillé a critiqué les fanatiques et a conseillé de traiter le corps selon ce qu'exigent les circonstances. Lorsqu'il fallait alléger le corps pour voyager, l'Instructeur conseillait de manger peu. Mais lorsque la contagion de l'atmosphère nécessitait protection, l'Instructeur prescrivait de bien se nourrir. Dans l'enseignement du Bouddha, nous trouvons non seulement une philosophie de la Matière, mais aussi une amélioration pratique de la vie quotidienne.

L'Instructeur insistait sur la nécessité de l'harmonie dans les forces de l'homme pour manifester la plus haute mesure de connaissance et de beauté ; cela indique aussi, ce qui est scientifiquement vital, la nécessité de l'économie cosmique pour le bien général.

---

[50] Dhammapada

[51] Mjjhima-Nikāya

"Il observera la co-mesure dans la clémence et, imaginatif quant aux moyens, il alliera sagesse et compassion." [52]

"L'homme charitable a trouvé le chemin du salut. Il ressemble à un homme qui plante un jeune arbre, et s'assure par là de l'ombre, des fleurs et des fruits pour les années à venir. Tel est précisément le résultat de la charité, telle est la joie de celui qui aide ceux qui ont besoin d'assistance. Tel est précisément le grand Nirvâna.

On ne peut parvenir à l'immortalité que par de continuels actes de bonté ; et la perfection s'accomplit par la compassion et la charité."

Conformité au but et compassion s'expriment avec éclat dans le dialogue suivant :

"Le Béni prononce-t-il une parole qui soit fausse, destructive et désagréable ?

– Non.

– Et si elle est vraie, destructive et désagréable ?

– Non plus.

– Si elle est vraie, utile et désagréable ?

– Oui, quand il le pense nécessaire.

– Si elle est fausse, destructive et agréable ?

– Non.

– Vraie, utile et agréable ?

– Oui, quand il trouve que le temps est approprié.

– Pourquoi agit-il ainsi ?

– Parce qu'il a compassion de tous les êtres." [53]

---

[52] Śikshāsamuccaya, compilation de Śāntideva

[53] Majjhima-Nikāya

* * * * *

Les Sūtras contiennent de nombreuses indications de l'évidence de la compassion ; il n'est pas nécessaire de toutes les énumérer, car tout le raffinement et les relations touchantes du Bouddha avec ses proches s'expriment dans le dernier épisode :

"Chunda, le forgeron, apprenant que le Bouddha était venu à Pāvā et s'était arrêté dans le bosquet, vint le voir et, après lui avoir rendu hommage, l'invita à partager son repas le jour suivant. Après son assentissement, Chunda partit préparer toutes les pâtisseries possibles et aussi un grand morceau de porc juteux pour le lendemain matin. Le Béni accompagné de ses disciples arriva chez le forgeron. S'asseyant à sa place, il dit à Chunda le forgeron :

"Chunda, apporte-moi le porc que tu as conservé, mais donne aux disciples les autres mets que tu as préparés."

"Oui, Seigneur" répliqua le forgeron et il exécuta ce qui lui avait été dit.

Ensuite le Béni dit : "Chunda, enterre ce qui reste du porc, car je ne connais personne, à part le Tathāgata, qui pourrait le digérer."

"Oui, Seigneur" répondit Chunda et il enterra ce qui restait du porc.

Après avoir pris ce repas chez Chunda, le Béni fut frappé de graves maux d'estomac et souffrit terriblement. Il dit à son disciple Ananda : "Lève-toi, Ananda, nous devons aller à Kusinarā." En route, le Béni s'arrêta souvent, souffrant de terribles douleurs, de soif et d'angoisse. Ils arrivèrent ainsi à la rivière Kakutshtā. Le Béni se baigna, puis s'arrêta à la lisière du bois et, s'allongeant sur une robe étendue, dit à Ananda : "Ananda, il est possible que quelqu'un tourmente le cœur de Chunda, le forgeron, en lui disant "Chunda, quelle détresse pour toi ! Tu dois te sentir très malheureux du fait que le Tathāgata a quitté ce monde illusoire après avoir accepté un repas chez toi."

Ananda, dissipe les lourdes pensées de Chunda par les paroles suivantes : "Ami, tu dois te réjouir, car il est heureux pour toi que ce se soit passé ainsi. De la bouche du Tathāgata lui-même, j'ai entendu et compris que deux dons de nourriture sont spécialement appréciés et

reçoivent une récompense particulière – en vérité, ils reçoivent une récompense et une bénédiction plus grande que n'importe quel autre. Lesquels ? Celui après lequel un Tathāgata atteint la plus haute et plus complète illumination et celui après lequel il entre dans la libération du Nirvâna". Avec ces paroles, Ananda, tu devras dissiper les graves pensées de Chunda le forgeron." [54]

Plus nous pénétrons profondément dans l'Enseignement du Béni, plus sa compassion et son amour sans limites nous apparaissent avec vivacité, ils imprègnent chacune de ses pensées et de ses actions.

"Comme une mère qui protège son seul fils même au risque de sa vie, cultivez un amour aussi illimité envers tous les êtres !" [55]

Sa sympathie sans restriction pour toute chose existante s'étend même au règne végétal. Il évite de détruire les semences et la vie des plantes. Dans *l'Anguttara Nikāya* le Bouddha dit : "Celui de mes disciples qui cultive, ne fût-ce qu'un moment, l'amour qui délivre du mental, ce disciple ne médite pas en vain et suit la doctrine et la discipline de l'Instructeur ; combien plus le font ceux qui cultivent la pensée de l'amour !".

Dans le Itivuttaka, il est dit : "Toutes les méthodes pour gagner du mérite en cette vie ne valent pas un seizième de l'amour, le libérateur du mental. L'amour, le libérateur du mental, les transporte en lui, brillant, étincelant et rayonnant.

Et comme le scintillement de toutes les étoiles n'égale pas un seizième de l'éclat de la lune, mais comme la lumière de la lune l'absorbe en elle-même brillant, étincelant et rayonnant, ainsi toutes les méthodes pour gagner du mérite en cette vie ne valent pas un seizième de l'amour, le libérateur du mental.

L'amour, le libérateur du mental, les transporte en lui brillant, étincelant et rayonnant.

Et comme, au dernier mois de la saison des pluies en automne, le soleil monte au firmament dans un ciel clair sans nuages et fait disparaître toute obscurité dans l'espace, brillant, étincelant et rayonnant ; de même

---

[54] Mahāparinirvāna Sūtra, The Book of the Great Decease

[55] Suta-Nipāta

après la nuit, à l'aube, l'étoile du matin brille, scintille et rayonne, ainsi tous les moyens pour gagner du mérite ne valent pas un seizième de l'amour, le libérateur du mental. L'amour, le libérateur du mental, les transporte en lui brillant, étincelant et rayonnant."

* * * * *

L'amour du Bouddha était un courant si incommensurable qu'il ne pouvait être tari par aucune haine ou hostilité. Au contraire, une attaque hostile l'amenait seulement à un déploiement plus complet. C'est pourquoi il prescrivit à ses disciples d'agir ainsi : "Quoi que puissent dire les hommes à votre sujet, que ce soit approprié ou non, courtois ou grossier, sage ou stupide, gentil ou malicieux, mes disciples, vous devez vous entraîner. Notre esprit ne doit pas en être souillé, aucune mauvaise parole ne doit s'échapper de nos lèvres. Bons et pleins de compassion, resterons-nous toujours, le cœur aimant, sans garder de haine secrète. Et nous les baignerons dans le courant infaillible de la pensée aimante. Allant plus loin, nous embrasserons et inonderons le monde entier de pensées constantes de bonté aimante, larges, amples, rayonnantes, incommensurables comme le monde, libres d'inimitié, libres de mauvaise volonté. Ainsi, mes disciples, devez-vous vous entraîner !" [56]

Ici nous voyons que l'amour que ses disciples devaient cultiver était le courant sans limites de bonté irradiant les quatre directions de l'espace, en haut comme en bas, dans tous les lieux du monde entier.

D'après l'Enseignement, ces flots de bonté, de compassion ou de joie émis dans l'espace atteignent un mental affligé par la peine ou le chagrin et soudain il ressent en lui un jaillissement de paix et de sérénité.

La pensée est énergie et, en tant que telle, agit en pleine conformité à son intensité et à l'élan qui lui est imprimé.

L'amour, tel qu'enseigné par le Bouddha, étant le libérateur du mental, est à la racine de tout ce qui est réellement grand.

"Le plus grand de tous est le cœur aimant."

---

[56] Majjhimā-Nikāya

CAUSALITE

Encore une légende sur la vie du Bouddha. "Le Béni surplombait les eaux d'un lac profond. Dans ses profondeurs, on pouvait discerner une profusion de poissons et d'algues. Le Béni remarqua comme ce petit monde ressemblait à la cour d'un royaume. "Si un homme tombait ici, il détruirait de ses pieds ces demeures éphémères, mais lui-même suffoquerait. A de telles profondeurs, l'esprit de l'homme ne peut émerger.

Mais, sourit l'Instructeur, à chaque chose son remède. On peut briser le rocher et assécher le lac. Les vers devraient alors soit se dessécher soit trouver un autre lieu d'existence. Mais l'homme ne périra pas."

* * * * *

Six instructeurs philosophes sont souvent mentionnés dans les écrits bouddhistes comme de constants antagonistes du Bouddha. C'étaient les philosophes qui contestaient les bases théoriques de son enseignement. Deux hypothèses de l'enseignement de Gautama étaient particulièrement sujettes aux attaques : son enseignement sur les causes et son refus d'une âme indépendante et immuable en l'homme et dans l'univers – justement les hypothèses qui sont si proches de la pensée contemporaine.

Affirmant la réalité qui nous entoure et qui est visible par tous, l'Instructeur indiqua l'existence de la réalité plus subtile qu'on ne peut atteindre que par une connaissance plus élevée, réalité et connaissance habituellement imperceptibles à nos grossiers organes des sens.

"Si ce qui est réalisé par nos sensations existait en tant que seule réalité, alors le sot, par droit de naissance, posséderait la Vérité fondamentale ; à quoi serviraient alors toutes les quêtes pour réaliser l'essence des choses ?"

Il y a des centres dans notre cerveau dont l'éveil permet une connaissance immuable. Dans cette affirmation, nous voyons de nouveau que l'Instructeur procédait dans une direction purement scientifique. Cet énoncé coïncide avec l'assertion des hommes de science contemporains au sujet des différents centres de notre organisme dont les fonctions sont

inconnues à ce jour, mais qu'on peut supposer être d'une importance exceptionnelle, étant donné l'endroit où ils se situent.

L'idée de Dieu a sa propre interprétation pour les bouddhistes, en accord avec la loi du karma et avec la compréhension de la nécessité d'efforts personnels pour se libérer. "Qui donne une forme à nos vies ? Est-ce Īśhvara, un créateur personnel ? Si Īśhvara était le créateur, toutes les choses vivantes devraient se soumettre silencieusement au pouvoir de leur créateur. Elles seraient comme des vases formés par la main du potier; et s'il en était ainsi, comment serait-il possible de pratiquer la vertu ? Si le monde avait été fait par Īśhvara, il n'existerait pas de choses telles que la souffrance, le malheur ou le péché ; car aussi bien les choses pures qu'impures doivent provenir de lui. Sinon il y aurait une autre cause en plus de lui, et il ne serait pas tout-puissant. Donc, tu vois, la pensée d'Īśhvara est à rejeter.

Il est dit aussi que l'Absolu nous a créés. Mais ce qui est absolu ne peut être une cause. Toutes les choses autour de nous proviennent d'une cause comme la plante de la semence ; mais comment l'Absolu peut-il être la cause de toutes les choses également ? S'il les imprègne, certainement il ne peut les créer.

D'autre part, il est dit que le Soi est le créateur. Mais si le Soi est le créateur, pourquoi n'a-t-il pas créé toute chose agréable ? Les causes du chagrin et de la joie sont réelles et objectives. Comment peuvent-elles avoir été créées par le Soi ?

Par ailleurs, si nous adoptons l'argument qu'il n'y a pas de créateur, que notre destinée est ce qu'elle est et qu'il n'y a pas de causalité, à quoi cela servirait-il de façonner nos vies et d'ajuster les moyens à une fin ? Par conséquent, nous soutenons que tout ce qui existe n'est pas sans cause. Toutefois, ce n'est ni Īśhvara, ni l'Absolu, ni le Soi, ni le hasard qui créent, mais nos actions qui produisent des résultats, aussi bien les bons que les mauvais." [57]

"Le monde entier est gouverné par la loi de causalité et par des causes qui sont mentales et non-mentales – l'or dont la coupe est faite est toujours de l'or. Ne nous perdons pas en de vaines spéculations sur d'inutiles

---

[57] Paul Carus, The Questions Gospel of Buddha

subtilités, abandonnons l'ego et l'égoïsme, et puisque toutes choses sont fixées par la causalité, pratiquons le bien afin que le bien résulte de nos actions." [58]

Si l'existence éternellement changeante de l'homme exclut l'hypothèse d'une entité constante et inaltérable, par suite l'univers, ce complexe des complexes, peut entièrement s'expliquer sans la nécessité, ou même la possibilité, d'y introduire un Etre immuable et éternel.

Deux doctrines étaient particulièrement attaquées par le Bouddha :

1) *L'affirmation d'une âme éternelle et immuable ;*

2) *La destruction de l'âme après la mort.*

Aussi bien l'une que l'autre de ces doctrines était niée par la loi de conception causale, qui établit que tous les dharmas sont à la fois causes et conséquences.

Le Bouddha niait l'existence d'une âme immuable en l'homme et en toute chose, car il ne voyait dans l'homme et dans tout l'univers qu'impermanence et transition.

La thèse de la continuité du flux de phénomènes et la formule de la conception causale exclut l'existence de l'âme éternelle et immuable, que ce soit l'âme individuelle ou universelle.

La connotation usuelle du mot *âme* est absolument inadmissible pour le bouddhiste ; car la pensée que l'homme soit un être séparé de tous les autres et de l'existence de l'univers entier ne peut ni se prouver par la logique ni s'appuyer sur la science. "En ce monde, nul n'est indépendant. Tout ce qui existe dépend de causes et de conditions." "Chaque chose dépend d'une autre, et la chose dont elle dépend n'est pas, à son tour, indépendante." [59]

L'Éveillé enseignait constamment qu'il n'existe pas de "Moi" indépendant ni de monde séparé de lui. Il n'y a pas de chose indépendante, il n'y a pas de vie séparée – toutes choses sont indissolublement

---

[58] Aśvaghosha, Fo-Sho-Hing-Tsan-King, A Life of Buddha, version chinoise du Buddhacarita

[59] Śāntideva, Bodhicaryāvatāra

corrélatives. S'il n'y a pas de "Moi" séparé, nous ne pouvons pas dire que ceci ou cela est mien, et ainsi, à son origine, est détruit le concept de propriété.

Si le concept d'une âme humaine permanente et indépendante est à rejeter, qu'est-ce qui donne alors à l'homme le sens d'une personnalité permanente ? La réponse est – trishnā, la soif d'exister. Un être qui a engendré des causes dont il est responsable et qui est possédé par cette soif va, selon son karma, renaître.

D'un même complexe d'éléments (des dharmas) naissent d'infinies combinaisons de skandhas – éléments qui se manifestent à un moment donné comme une personnalité et qui, après une période de temps définie, apparaissent comme une autre, une troisième, une quatrième, etc..., à l'infini. Ce qui a lieu n'est pas une transmigration, mais une transformation sans fin d'un complexe de dharmas, ou éléments, c'est-à-dire un continuel regroupement des éléments – les substrats qui forment la personnalité humaine.

Le dernier désir avant la mort de la personnalité précédente a une grande influence sur la qualité de la nouvelle combinaison de skandhas – les éléments de la nouvelle personnalité – car ce désir donne la direction au flux libéré.

Le bouddhisme considère un homme comme une individualité construite par de nombreuses existences, mais qui ne se manifeste que partiellement dans chaque nouvelle apparition sur le plan terrestre.

L'existence individuelle, se composant d'une chaîne entière de vies, qui a commencé, continue et finit pour recommencer à nouveau, à l'infini, est comparée à une roue ou à une année de douze mois, invariablement répétée. Avec l'Eveil, la chaîne des douze Nidānas ne devient plus une chaîne mais la Roue de la Vie avec douze rayons. Une fois mise en mouvement, la Roue de la Vie, la Roue de la Loi, ne s'arrêtera jamais : "La roue de la Loi Bienveillante dans son immuable rotation écrase sans répit la paille sans valeur et la sépare du blé doré. La main du Karma dirige la Roue, ses révolutions marquent le battement de son cœur."

Tous ces changements de forme ou d'existence mènent à un but – la réalisation du Nirvāna ; Cela signifie le plein développement de toutes les possibilités contenues dans l'organisme humain. Mais le bouddhisme

enseigne la connaissance et la création du bien, indépendamment de ce but, puisque le contraire serait de l'égoïsme absolu, et une telle spéculation se condamne à la déception. Comme il est dit, le Nirvâna est l'incarnation du désintéressement, le complet renoncement à tout ce qui est personnel pour l'amour de la vérité. Un ignorant rêve et lutte pour le Nirvâna sans se rendre compte de sa véritable essence. Faire le bien en vue de produire des résultats ou mener une vie disciplinée pour parvenir à la libération n'est pas le noble sentier ordonné par Gautama. La vie doit se vivre sans idée de récompense ou de réalisation et une telle vie est la plus noble.

L'homme peut ainsi parvenir au Nirvāna au cours de sa vie terrestre.

* * * * *

Le bouddhisme ne reconnaît aucune différence entre le monde physique et le monde psychique. La réalité attribuée à l'action de la pensée est du même ordre que la réalité des objets perçus par nos sens. Le Béni a dit : "En vérité je vous le dis, votre pensée est mentale, mais ce que vous percevez avec vos sens est aussi mental. Il n'y a rien dans ce monde ou hors de ce monde qui ne soit mental ou qui ne puisse devenir mental. Il y a de la spiritualité en toute existence, et l'argile même que nous foulons peut se transformer en enfants de la Vérité."

Le bouddhisme regarde tous les phénomènes existants comme une seule et même réalité. Physiquement et psychiquement, ces phénomènes sont des dharmas, des objets de notre connaissance. En nous et hors de nous, nous ne contactons que des dharmas, car en nous et hors de nous, il n'existe que des dharmas. Le terme *dharma* est un terme des plus significatifs et des plus difficiles à traduire de la terminologie bouddhiste. Le dharma est un facteur multiple, un facteur de conscience avec une propriété inhérente d'expression définie. Nos organes des sens nous donnent des sensations qui se transforment en dharmas sous l'action de la connaissance. Idées, images et tous les processus intellectuels sont, avant tout, des dharmas.

Le dharma est à notre conscience ce que le son est à nos oreilles, la couleur et la forme à nos yeux. Ils existent pour nous par leurs effets. "La couleur bleue n'existe que dans la mesure où nous recevons la sensation de bleu."

D'ordinaire on appelle aussi *Dharma* l'enseignement même du Bouddha, puisque *dharma* signifie aussi *loi*.

Les phénomènes subjectifs et objectifs se modifient continuellement. Ils sont réels ; mais leur réalité est momentanée, car tout ce qui existe n'est qu'une partie d'un développement qui se déploie éternellement – les dharmas apparaissent un moment pour se modifier le moment suivant. Cette doctrine de l'éternel flux de toutes choses était une caractéristique si fondamentale de l'Enseignement qu'on l'a même appelée "la théorie de la destruction instantanée."

Les dharmas (porteurs transcendantaux de qualités définies) sont attirés dans le courant de l'éternel changement de vibrations. Leurs combinaisons déterminent les spécifications des objets et des individus. Seul ce qui est au-delà des combinaisons est immuable. L'Enseignement ancien ne connaissait qu'un concept qui était intégral, inconditionné et éternel – le Nirvāna.

Tout dharma est une cause, car tout dharma est énergie. Si cette énergie est inhérente à chaque être conscient, elle se manifeste de deux manières : extérieurement comme cause immédiate des phénomènes, intérieurement en transmutant celui qui l'a engendrée, car contenant en elle les conséquences qui se révéleront dans un avenir proche ou lointain.

Nous trouvons que l'organisme physique et psychique de l'homme n'est que la combinaison de cinq groupes d'agrégats ou skandhas qui sont classés selon leur proximité avec le physique : forme [rūpa] ; sentiments [vedanā] ; perceptions [samjňia] ; forces [samskāra] ; conscience [vijniāna]. Tous les cinq sont également instables et doubles. Samskāra désigne les inclinations et les pouvoirs créatifs qui expliquent le dharma présent par les dharmas précédents et qui indique lesquels des dharmas présents préparent ceux du futur.

"Samskāra est l'ensemble des accumulations laissées par les sensations précédentes qui prêtent leur parfum aux sensations futures." D'après cette définition du skandha-samskāra, il est clair que ce groupe d'éléments apparaît comme celui qui absorbe toutes les particularités des autres skandhas. Samskāra-skandha est le corps causal – la préservation de ce groupe de skandhas est conditionnée par la nécessité de se manifester ; lorsque cette nécessité disparaît, ils se transforment en pure lumière.

Vijñiāna-skandha, et en partie samjñiā, prêtent leur couleur ou caractère aux autres combinaisons et, par conséquent, apparaissent comme la cause déterminant la prochaine existence dans le sens des efforts et des inclinations.

"Rūpa est comme l'assiette ; vedanā est comme la nourriture contenue dans l'assiette ; samjñiā comme la sauce ; samskāra comme le cuisinier et vijñiāna comme le mangeur." Le Béni a dit : "C'est par un processus d'évolution que les sankhāras viennent à exister. Il n'y a pas de sankhāra qui ait surgi dans l'existence sans un devenir graduel. Tes sankhāras sont le produit de tes actes dans les existences précédentes. La combinaison de tes sankhāras est ton soi. Là où ils sont imprimés, là émigre ton soi. Dans tes sankhāras, tu continueras à vivre et tu recueilleras, dans tes futures existences, la moisson semée à présent et dans le passé." [60]

Aucun élément ne va d'une existence à une autre, mais personne n'atteint une nouvelle existence sans qu'elle ait eu sa cause dans l'existence précédente. Lorsque la vieille conscience cesse d'exister, c'est la mort. Lorsque la conscience revient dans l'existence, a lieu une nouvelle naissance. Il faut comprendre que la conscience présente ne naît pas de l'ancienne conscience, mais son état présent est le résultat de causes accumulées dans l'existence précédente.

D'une existence à l'autre, il n'y pas transmission mais comme une apparente réflexion, une solidarité. [Comme dans une télétransmission, la même information a des supports différents.]

"L'homme qui sème n'est pas celui qui récolte ; toutefois, ce n'est pas non plus un autre homme."

Le contenu de la conscience se compose de dharmas. Les dharmas sont des pensées. Ces pensées sont aussi réelles que les quatre éléments ou les organes des sens, parce que, depuis le moment où une chose est conçue, elle existe déjà. L'homme est un complexe de combinaisons, et à chaque moment sa nature est définie par la quantité et la qualité des particules qui le composent. Toute modification dans cette combinaison fait de lui un être nouveau. Mais ce changement n'exclut pas la continuité, car le mouvement des skandhas [éléments] n'a pas lieu accidentellement ou

---

[60] Paul Carus, The Gospel of Buddha

en dehors de la loi. Attirés dans l'éternel flux et reflux, les agrégats se modifient en une direction ou une autre, car les conditions de chaque nouvelle combinaison sont déterminées par une cause ; et cette cause est la qualité de la combinaison précédente. Chaque combinaison successive récolte le fruit des précédentes et plante la semence qui portera du fruit dans de futures combinaisons.

L'homme est un complexe de combinaisons et, en même temps, il en est le lien. Il est le complexe parce qu'à chaque moment il contient un grand nombre de skandhas ; il en est le lien parce qu'entre deux conditions successives, il y a en même temps différence et solidarité. "S'il n'y avait pas de différence, le lait ne se transformerait pas en lait caillé. S'il n'y avait pas de solidarité, il n'y aurait pas besoin de lait pour obtenir du lait caillé."

Expliquons-nous par un autre exemple : physiologiquement, l'organisme humain change complètement tous les sept ans, et pourtant lorsque l'homme A a quarante ans, il est absolument le même que le jeune homme A de dix-huit ans ; cependant, à cause de la constante destruction et renouvellement de son corps et des modifications de son mental et de son caractère, c'est un être différent. Un homme âgé est la conséquence précise des pensées et des actes de chacun des stades précédents de sa vie. De même la nouvelle personnalité, étant la précédente individualité mais sous une forme modifiée, dans une nouvelle combinaison de skandhas [éléments], récolte en toute justice les conséquences des pensées et des actes des existences précédentes.

La conscience et ses contenus éternellement changeants sont un. Il n'y a pas de "Moi" permanent qui resterait immuable. L'embryon doit mourir pour que naisse l'enfant, la mort de l'enfant est nécessaire à la naissance de l'adolescent, et la mort de l'adolescent produit le jeune homme. [61]

On a coutume de comparer l'existence humaine à un collier – chaque perle étant une des manifestations physiques. Mais il est peut-être plus clair de concevoir cette évolution comme un mélange complexe dans lequel, avec chaque nouvelle incarnation sur le plan terrestre, s'ajoute un nouvel ingrédient, ce qui naturellement change alors tout le mélange.

---

[61] Śāikshāsamuccaya, compilation de Śāntideva

Chaque nouvelle manifestation est limitée par des éléments physiques, rūpa-skandha.

* * * * *

L'énergie qui tend à créer un nouvel être et qui est dirigée par le karma [action des conséquences du passé] est appelée "trishnā" [le stimulus, la soif d'exister].

Et ce stimulus, lorsqu'il est imprégné de l'essence de l'Enseignement, se révèle non seulement comme le plus grand principe cosmique, mais aussi comme le plus grand, le plus beau mystère cosmique. Le Bouddha Gautama qui, sans cesse, faisait ressortir le flux éternellement mouvant de nos vies, a ainsi affirmé l'aspect cosmique, et par conséquent, l'infinité de ce stimulus que beaucoup d'interprètes de l'Enseignement essayent de supprimer; mais l'esprit ardent de l'Instructeur ne pouvait détruire que de petits concepts, en les élargissant à l'infini. Le Nirvāna est la porte qui nous introduit dans le rythme du courant le plus élevé, le plus feu, le plus créatif, en éternelle expansion, de l'Existence infinie.

L'enseignement du Bouddha est un appel ardent, inlassable, à réaliser la beauté et l'unité de la grande créativité de l'Existence infinie.

* * * * *

Qu'est-ce que le karma ? L'action des conséquences de ce qui est fait par l'homme – en acte, en parole et en pensée. L'effet intérieur, comme on l'a indiqué précédemment, ne se manifeste que dans les êtres conscients. De là l'énorme responsabilité de l'homme face à tout ce qui existe et, surtout, face à lui-même. "Ce que j'appelle karma n'est que pensée ; car, ayant pensé, l'homme agit par son corps, sa parole et son mental." Le karma est créé par la pensée. "Celui qui donne de l'or en croyant qu'il donne une pierre n'a aucun mérite." La tendance de la pensée donne à l'homme sa valeur morale, qui se modifie suivant les actions en une direction ou une autre.

"Une bonne action se manifeste et prend fin. Même si elle n'existe plus, ses conséquences existent pourtant. Au moment de l'action, surgit dans le "courant" de cet homme une combinaison bien définie de dharmas." C'est de là que provient le caractère indestructible de l'action. Ainsi à la compréhension purement mécanique de cause et effet, le

bouddhisme ajoute aussi la responsabilité. Une de ces combinaisons, de ces agrégats, que nous appelons un individu, est souillée ou élevée par l'action de la combinaison précédente avec laquelle elle est solidaire. "Je n'enseigne rien que le karma." [62]

La persistance, dont faisait preuve le Bouddha pour instiller chez ses disciples la compréhension de la responsabilité morale résultant de la loi du karma, prouve qu'il s'agissait là d'une vérité première, en soi et absolue, vérité qui doit guider toutes les actions humaines. "Douter du pouvoir moral d'un acte signifie fermer les yeux devant l'évidence."

"Tous les êtres ont leur karma. Ils sont les héritiers d'actions et les fils d'actions. Ils dépendent complètement de leurs actes. Les actes établissent la différence des conditions (inférieure ou supérieure) entre les êtres.

En vérité, ce qui est se crée à partir de ce qui fut. L'homme naît d'après ce qu'il a créé. Tous les êtres ont leur karma pour héritage." [63]

"Non seulement la correspondance entre fruit et semence est exacte, mais l'action, comme chaque bonne semence, se multiple par centaines".

Tout homme, par l'action de l'infaillible karma, reçoit en exacte mesure tout ce qui lui est dû, tout ce qu'il mérite, ni plus ni moins. Pas un acte bienveillant ou malveillant, aussi futile soit-il, aussi secrètement ait-il été accompli, n'échappe à la balance précise du karma. Le karma est le rapport de cause à effet, il agit sur le plan moral aussi bien que sur le plan physique et sur les autres plans. Les bouddhistes disent qu'il n'y a pas de miracles dans les actions humaines ; ce qu'un homme a semé, il le récoltera. "Il n'y a nul lieu sur terre ni dans les cieux, ou sous les eaux ni dans les profondeurs des montagnes, où une mauvaise action n'apporte pas de souffrance à celui qui l'accomplit.

Si un homme fait du mal à une personne inoffensive et innocente, le mal rebondit sur son auteur comme une poignée de poussière jetée contre le vent.

---

[62] Mahāvastu

[63] Majjhima-Nihāya

Une mauvaise action, comme du lait fraîchement tiré, ne caille pas tout de suite. Elle suit de près son stupide auteur comme une petite étincelle qui, à la fin, éclate en flamme brûlante." [64]

* * * * *

Un insensé, ayant appris que le Bouddha observait le principe de grande bonté qui commande de rendre le bien pour le mal, vint l'injurier. Le Bouddha resta silencieux, ayant pitié de sa folie.

Quand l'homme eut fini, le Bouddha lui demanda : "Fils, si un homme décline un cadeau qu'on lui fait, à qui appartiendra-t-il ?" Et l'homme répondit : "Dans ce cas, il appartiendrait à celui qui l'a offert."

"Mon fils" reprit le Bouddha, "vous êtes venu vous moquer de moi, mais je refuse d'accepter vos injures et vous demande de les garder pour vous. Ne sera-ce pas une source de souffrance pour vous ? Comme l'écho appartient au son et l'ombre à la substance, ainsi la souffrance arrivera sans faute à celui qui fait du mal.

Le méchant qui blâme le vertueux est comme celui qui crache en l'air ; le crachat ne salit pas le ciel, mais retombe et salit sa propre personne.

Le calomniateur est comme celui qui jette de la poussière à un autre contre le vent ; la poussière ne fait que retomber sur celui qui l'a jetée. Le juste ne peut être blessé et la souffrance que l'autre désire lui infliger revient sur lui." [65]

Telle est la tolérance du Bouddha – honore ta foi, mais ne calomnie jamais celle des autres.

* * * * *

En général, les individus reviennent sur terre jusqu'à ce que leur conscience dépasse le niveau terrestre. Le Bouddha attira l'attention sur le fait qu'il existe des systèmes de mondes de différents degrés – du plus élevé au plus bas – et que les habitants de chaque monde lui correspondaient dans leur degré de développement. Le monde dans lequel

---

[64] Dhammapada

[65] Sūtra of forty-two Sections

un individu doit se manifester, aussi bien que la qualité de la réincarnation elle-même, sont déterminés par la prédominance en lui de qualités positives ou négatives, en d'autres mots, en termes scientifiques – la naissance sera conditionnée par ses véritables attractions – ou par son karma, selon les bouddhistes.

Comme un méfait, le remords est une action. Et cette action a des conséquences qui peuvent contrebalancer les conséquences du méfait. Le Bouddha disait : "Si un homme qui a fait du mal s'en aperçoit, en éprouve du remords et fait le bien, la puissance du choc en retour va graduellement s'épuiser, comme une fièvre qui graduellement perd ses effets destructeurs avec la transpiration du patient." [66]

Le karma est pensée ; par conséquent, la qualité de la pensée peut changer ou même complètement libérer l'homme des effets du karma. Si les actes s'accumulaient l'un sur l'autre, l'homme serait encerclé par son karma comme en un cercle infranchissable. Mais en enseignant qu'il existe un état de conscience qui peut détruire le contrecoup des actes commis, l'Éveillé mit en relief la possibilité de faire cesser la souffrance humaine. Energie et volonté gouvernent le karma. De tout ce qui a été dit, il est clair que la loi de karma et la loi de réincarnation sont inséparables, car l'une est la conséquence logique de l'autre.

[66] Sūtra of Forty-two Sections

INCITATION A L'ACTION

Certains érudits occidentaux partagent l'opinion généralement acceptée que le bouddhisme est un enseignement de désespoir et d'inaction, ce qui ne correspond pas du tout à son caractère fondamental.

Le Bouddha, en véritable Leader du bien général, a révélé sans crainte à l'humanité les dangers réels de l'existence, et il a montré, en même temps, le moyen de les éviter – ce moyen est la connaissance. Peut-on traiter de pessimiste celui qui vous arrête au bord du précipice ?

"Des êtres vivent dans une maison entourée de flammes ; pourtant ils n'éprouvent ni peur ni crainte. Ils ne savent pas ; insouciants, ils n'ont pas peur ; ils n'essayent pas de se sauver ; ils cherchent à s'amuser et tournent en différentes directions dans ce triple monde semblable à une maison cernée par les flammes." [67] [On attribue au Bouddha le dicton : "Quand une maison est en feu, on ne demande pas qui est le propriétaire, on s'empresse d'en sauver les habitants."]

"Les sots croient que la souffrance ne se résume qu'à une sensation douloureuse. Vraiment leur ressenti est déformé. Ils ressemblent à un malade qui s'imagine que le sucre est amer. Un bout de laine dans la main est imperceptible, mais s'il entre dans l'œil il fait très mal. La paume est comme un ignorant et l'œil comme un sage. Seul le sage est profondément affecté par le spectacle de la souffrance du monde." [68]

Si, après de telles affirmations, quelqu'un traitait le Bouddha de pessimiste, il ressemblerait à ces ignorants qui tuent le docteur qui vient leur faire une piqûre pour les soigner. Et les mêmes, qui sont enclins à prêter à l'Enseignement la note dominante du désespoir, citent l'affirmation du Bouddha : "Je suis le destructeur de la vieillesse et de la mort. Je suis le meilleur médecin. Je possède les moyens les plus élevés.

---

[67] Saddarma-Pundarīkā, The Lotus of the Wonderful Law

[68] Mādhyamakavritti

Buvez, travailleurs, buvez le remède de la Vérité et, en le partageant, vivez. L'ayant absorbé, vous conquerrez la vieillesse et la mort." [69]

Nous citons une opinion qui fait autorité, celle du père abbé du monastère Kamakura Soyen-Shaku : "Le bouddhisme est l'enseignement le plus rationnel et intellectuel du monde." [70]

Dans sa structure même, l'enseignement du Bouddha affirme l'être humain en soi dans sa perspective cosmique, il l'affirme comme être qui tend vers les mondes lointains ; oui, l'enseignement du Bouddha est imprégné de vraie grandeur et de beauté.

Naturellement, on peut soulever la question – comment l'Instructeur a-t-il rappelé la beauté dans ses manifestations terrestres ? On remarque que, même à l'heure de sa mort, les pensées de l'Instructeur se dirigèrent vers la beauté ; il s'est remémoré la splendeur des endroits les plus marquants qu'il avait traversés. "Quelle beauté à Rājagriha, et le pic des Vautours, et la falaise des Voleurs ; qu'ils sont beaux les bois et les montagnes !" "Vaiśālī, quel lieu de beauté !"

佛光感應

[69] Lalitavistara

[70] Sermons of a Buddhist

Tous les anciens enseignements philosophiques ont affirmé la loi du karma et la loi de la libération finale, mais la valeur de l'enseignement du Bouddha provient du fait que, sans empiéter sur la base de toutes ces thèses scientifiques et philosophiques, il se tourna vers la Terre, vers le labeur terrestre ; il a indiqué que c'est seulement par un travail réel, acharné et par son propre développement que l'on peut accomplir un véritable progrès ; il affirma ainsi l'évolution de l'humanité comme partie organique du cosmos.

Le mot *courant*, si souvent employé par l'Éveillé pour se référer au cosmos et à l'existence humaine, n'est rien d'autre que le concept exprimé par notre terme *évolution*.

"Le contact de la transformation cosmique avec l'énergie psychique donne naissance à un courant réussi." Ainsi parla l'Éveillé.

Alors que les enseignements précédents peuvent être caractérisés par leur éloignement d'avec la terre, le Bouddha apparaît comme un authentique laboureur de notre Terre, plaçant les fondations d'un travail conscient et réel. La formule "par des pieds et des mains humaines"[71] s'applique à son œuvre. Et ceci marque la valeur unique et exceptionnelle de l'enseignement et du travail du Bouddha Gautama. Il n'existe pas de plus bel appel au monde que cette affirmation constamment répétée : "Frères, je ne viens pas vous offrir des dogmes, et je ne vous demande pas de croire en ce que tant d'autres croient. Je vous exhorte seulement à parvenir à l'illumination par vous-mêmes, à faire usage de votre propre esprit, à le développer au lieu de le laisser s'engourdir. Je vous adjure de ne point ressembler à des bêtes de proie ou à des moutons stupides. Je vous implore d'être des hommes qui travaillent inlassablement pour acquérir la connaissance réelle qui prévaudra sur la souffrance."

---

[71] voir les Feuilles du Jardin de Morya, tome 2 § 153

Nous ne nous intéressons pas aux adjonctions tardives du bouddhisme, seules les fondations ordonnées par l'Instructeur lui-même sont nécessaires pour le futur. Et l'on voit dans ces fondations que l'Enseignement, non seulement a été promu avec une volonté de fer, mais a été imprimé par les pas de son long cheminement.

On peut s'étonner des arguments avec lesquels des chercheurs superficiels ont soutenu l'opinion que l'enseignement du Bouddha serait un enseignement de désespoir. Quelle erreur ! C'est le chant de la grandeur du labeur, le chant de la victoire de l'humanité, le chant de la joie austère ! On peut appeler l'enseignement de l'Éveillé, l'expérimentation d'une communauté de travail.

Non seulement les bouddhistes mais tout esprit équitable doit apprécier la pierre d'angle qu'est l'œuvre du Bouddha.

Dès l'origine, une différence a été tracée entre l'esprit et la lettre. L'Instructeur n'a-t-il pas dit : "La connaissance n'est pas la lettre, mais l'esprit."

La parole du Bouddha est différente de la lettre. L'Instructeur communique la vérité au disciple, mais ce n'est qu'après une profonde réalisation personnelle que le disciple se l'approprie.

Selon les érudits bouddhistes, la prémisse sur laquelle l'Enseignement est basé répond à toutes les demandes de la raison, mais confondre la raison avec l'intellect limité de l'ignorant serait absurde à l'extrême.

Jusqu'à ce jour, un nombre suffisant de légendes bouddhistes, plus ou moins authentiques, ont été préservées pour nous permettre de connaître, au moins approximativement, le caractère des discours de l'Instructeur. De ces traditions, nous savons qu'il n'a jamais hésité à répondre aux questions qui lui étaient posées. Dans les anciennes compilations des paroles du

Bouddha, une concision et une netteté inhabituelles dans l'expression sont tout d'abord évidentes. Les *Sūtras* ne sont que des aphorismes ou expressions concises du Bouddha, qui contiennent le statut philosophique et moral de l'Enseignement. Ses aphorismes ont gardé leur concision dans les traditions bouddhistes, mais avec déjà l'adjonction de commentaires.

La vitalité de l'enseignement du Bouddha découlait aussi de la puissance de sa simplicité d'expression. Il ne faisait jamais de vers. En vérité, il rugissait comme un lion à propos de la pureté de la vie. Jamais il ne prêcha, il expliquait seulement à l'occasion, en employant des paraboles à l'appui du conseil donné.

L'Éveillé ordonnait à ses disciples de toujours exposer l'enseignement dans le langage courant et s'opposait sévèrement à toute tentative de le codifier dans un langage littéraire artificiel. Dans les traditions bouddhistes, il existe des indications sur les voyages de l'Instructeur au-delà des frontières contemporaines de l'Inde, au Tibet, à Khotan et dans l'Altaï.

La tradition du bouddhisme d'avoir dans ses communautés d'importantes écoles – avec des cours de philosophie, de médecine, de mathématiques, d'astronomie et d'autres sujets – est le résultat direct des injonctions de l'Instructeur, qui faisait remarquer que "l'ignorance est une tache qui souille l'homme plus que toute autre."

Les écoles bouddhistes, aussi bien que la teneur exacte de leurs trésors littéraires, sont peu connues des étrangers, mais chaque information nouvelle sert à élargir la compréhension occidentale de la structure intérieure du bouddhisme. Sans langage, sans connaissance, sans foi, personne ne peut pénétrer dans ces forteresses dont la communauté, le Sangha, est si proche.

N'oublions pas que le mot *lama* signifie *instructeur* et non moine comme on le croit souvent par ignorance. Depuis les temps anciens, des lamas érudits ont copié et imprimé des livres avec des plaques gravées, c'étaient d'habiles artistes qui ont gardé un complet anonymat. Il est traditionnel au Tibet de vénérer les livres et les bibliothèques. Parmi les lamas érudits, on a coutume d'enfermer dans une bibliothèque le vaincu d'un débat intellectuel.

La restauration de l'ancien *Vinaya*, des règles d'éthique et des préceptes des communautés bouddhistes a toujours été, et maintenant surtout, considérée comme la tâche immédiate des rassemblements communautaires bouddhistes.

Un savant russe, dans l'une de ses conférences à Petrograd lors d'une exposition d'objets bouddhistes, a déclaré :

"Il faut dire que les fondements de l'enseignement philosophique bouddhiste, correctement compris et traduits dans notre langage philosophique, révèlent une extraordinaire affinité avec précisément les dernières, les plus nouvelles réalisations de notre conception scientifique du monde. – "univers sans Dieu", "psychologie sans âme immuable", "éternité des éléments de la matière et de l'esprit", ce qui n'est qu'une manifestation particulière de la loi de causalité ; l'hérédité, comme processus vital et non l'existence de choses ; et, dans le domaine de la vie pratique, la négation des droits de possession personnelle, la négation des limitations nationales, la fraternité universelle de tous les peuples, sans les droits de la propriété privée ; et finalement la foi générale, et pour nous

tous, indispensable, inévitable, que nous allons et devons aller vers la perfection sans nous préoccuper de l'âme et du libre-arbitre – voici les traits fondamentaux de la conception bouddhiste, aussi bien que de notre nouvelle conception du monde."

Précisément, l'enseignement du Bouddha réfute le sophisme existant selon lequel l'évolution serait stable et que ses lois agiraient indépendamment de nous. Nous voyons que toute chose agit et se meut individuellement, que coordination et discipline sont nécessaires pour ne pas altérer l'équilibre et l'harmonie. Dire que l'homme doit évoluer malgré lui, en tant que partie du plan général de l'évolution, signifie que l'homme ne serait rien de plus qu'un jouet du destin.

Il faut remarquer avec regret que les dernières paroles de ce distingué conférencier : "nous allons et devons aller vers la perfection *sans nous préoccuper du libre-arbitre*" sont en contradiction évidente avec le principe fondamental de l'Enseignement ; celui-ci, pour pouvoir atteindre la perfection et réaliser l'existence consciente la plus élevée, exige des efforts absolument personnels et un assidu contrôle de soi.

POUVOIRS RATIONNELS ET SCIENCE

Considérons le bouddhisme et la science contemporaine. Il est évident que les bouddhistes sont très ouverts à toutes les réalisations évolutives. Naturellement, cette qualité a été instillée par leur enseignement de base. En nous familiarisant avec ses fondations, nous constatons à quel point les succès de notre science contemporaine confirment les affirmations de l'Instructeur. Les mêmes résultats, auxquels est parvenu Einstein en se basant sur l'expérience, furent atteints par les anciens bouddhistes par une voie purement contemplative.

Une fois de plus, nous répétons que le bouddhisme ne peut être considéré comme une révélation religieuse, car le Bouddha Gautama affirma que son enseignement confirmait les vérités éternelles, également exposées par ses prédécesseurs.

Gautama enseignait que tout ce qui existe provient de l'Akāśha, ou substance primordiale, conformément à la loi du mouvement qui lui est inhérente, et que tout se dissout après une certaine période d'existence.

"Rien ne provient de rien", les bouddhistes ne croient pas aux miracles ; par conséquent, ils nient la Création et ne peuvent concevoir la création de quelque chose à partir de rien. "Rien d'organique n'est éternel. Chaque chose est dans un état de flux continu, soumise au changement, et assure sa continuité selon la loi d'évolution."

"Le monde existe d'après une cause. Toute chose existe d'après une cause. Tous les êtres sont liés par une cause."

A propos du changement permanent du monde, visible par nos organes grossiers, aussi bien que sa dissolution, le bouddhisme affirme que ces dissolutions sont temporaires et cycliques ; car, selon le principe d'évolution, guidé par la loi du Karma individuel et collectif, le monde qui disparaît se manifestera, le moment venu, en un monde nouveau avec tous ses contenus, tout comme notre univers s'est manifesté à partir de la substance primordiale – la matière.

Niant les miracles, l'Instructeur a indiqué les pouvoirs cachés de la nature humaine qui, développés, peuvent produire les soi-disant miracles.

La méthode pour développer ces pouvoirs est interprétée et connue dans les livres bouddhistes sous le nom de science *Iddhi-Vidhānana*, qui expose deux formes de manifestation de ces pouvoirs et deux manières de les acquérir. On atteint l'une, l'inférieure, par différentes formes d'ascétisme et d'autres pratiques physiques ; on atteint l'autre, plus élevée, qui comprend toute manifestation possible, par le pouvoir du développement intérieur.

La première méthode n'est pas durable et on peut perdre ces pouvoirs, tandis que le développement intérieur n'est jamais perdu. On parvient à sa maîtrise en suivant la noble voie indiquée par l'Éveillé.

Tous ces pouvoirs cachés se développent graduellement en l'homme, généralement d'eux-mêmes, en proportion de la maîtrise acquise sur l'expression inférieure de sa nature, et ce dans toute une série de vies antérieures.

Pour développer ces pouvoirs d'un ordre supérieur, quatre conditions sont indispensables :

1/ la volonté,

2/ son exercice,

3/ le développement mental,

4/ le discernement entre la vérité et l'erreur.

Un homme possédant ces pouvoirs ou cette connaissance, qui accroissent les pouvoirs naturels, peut accomplir les miracles les plus extraordinaires ; en d'autres termes, il peut exécuter n'importe quelle expérience scientifique. Le Bouddha n'encouragea pas les manifestations de pouvoirs, elles n'apportent que confusion dans les esprits ignorant les principes représentés dans ces manifestations, et elles créent une lourde atmosphère d'éléments perturbés de force.

Le *Mahāparī-nirvāna Sūtra* parle d'une lumière inhabituelle qui émanait du corps du Bouddha ; elle fut observée par son plus proche disciple, Ananda. L'Instructeur indiqua qu'une telle radiation physique peut devenir visible en deux occasions :

1/ au moment de la grande illumination d'un homme qui devient un Bouddha,

2/ la nuit où un tel être – un Bouddha – quitte finalement son corps.

En étudiant les sources bouddhistes, on peut trouver maintes indications valables sur la manifestation purement physique d'une radiation. On la décrit comme lumineuse et d'une qualité très subtile, elle entoure l'homme et est le plus proche agent intérieur de la perception humaine. "Cette matière est fine à l'extrême, comme la radiance d'un diamant, impondérable et incombustible ; elle disparaît après la mort sans laisser de trace. Pourtant elle est atomique."

De nos jours, les Européens appellent cette radiation l'aura. Cette radiation est tout-à-fait normale et il a été scientifiquement prouvé que non seulement tout organisme humain et animal en a une, mais même les arbres, les plantes et les pierres. Le premier des savants et scientifiques à observer cette caractéristique fut le baron Reichenbach. Il a prouvé que cette radiation est tout à fait naturelle et ses expériences furent exposées en détail dans son ouvrage *Recherches* de 1844-45.

De même à Paris, le docteur Baraduc a pris des photographies de cette radiation, et maintenant à Londres, en Amérique et à Berlin, des institutions entières se consacrent à l'étude des émanations humaines – les auras. Il a été prouvé que cette radiation peut être de différentes teintes, qu'elle augmente de volume ou d'intensité de lumière selon le développement spirituel et intellectuel du sujet. On a aussi observé d'autres manifestations telles que des jaillissements soudains de rayons colorés émanant des épaules. Mais la science n'a trouvé aucune explication de l'origine de ces jaillissements. Certains ont mentionné la diminution de ces émanations lumineuses lorsque l'organisme n'est pas en bonne santé.

Dans son livre *The Magnetic Aura of the Cosmic Man* (L'aura magnétique de l'homme cosmique), Mar-Galittu (Madame J.P. Reimann) écrit :

"Le professeur Yourevitch de Moscou a présenté les rayons Y de l'aura humaine qui sont une radiation invisible et très puissante découverte depuis peu.

Après une décennie d'expériences détaillées, le professeur Yourevitch a présenté les résultats de ses investigations au *Congrès psychologique international* qui s'est réuni l'an dernier à Copenhague.

La différence entre les radiations humaines et celles des rayons Röntgen et du radium est que les émanations humaines sont beaucoup plus subtiles et peuvent passer à travers des murs épais, tandis que les rayons Röntgen et du radium dépendent d'une densité définie des corps qu'ils traversent. Les émanations, par exemple, transforment des courants gazeux, autrement non-conducteurs, en de remarquables conducteurs de la force magnétique. Leur haut degré de conductivité est la principale caractéristique des rayons Y. Quelles que soient la distance et l'intensité, ces courants gazeux deviennent conducteurs sous l'influence des émanations humaines. Leur pouvoir pénétrant qui va jusqu'à une grande distance est conditionné par le contact cosmique des émanations humaines et, par conséquent, on leur reconnaît un plus grand effet qu'à tous les autres rayons.

En plus de leur pouvoir conducteur et de leur grande puissance de pénétration, les rayons Y ont le pouvoir lorsqu'ils percent d'épaisses obstructions, d'exercer aussi des fonctions mécaniques. Lorsqu'ils traversent d'épaisses plaques métalliques, les rayons Y produisent des sédiments moléculaires si cette transmission se fait sous une concentration consciente. Au cours de certaines expériences, ils font se réfracter des ondes lumineuses. On peut aussi les photographier. Les rayons Y de l'aura sont à la base de la lévitation et des phénomènes télékinésiques. L'ouvrage du Professeur Yourevitch intitulé *Les rayons Y en tant que conducteurs d'énergie biophysique* contient cinquante photographies de ses expériences."

On peut rapprocher la théorie contemporaine de suggestion hypnotique de la légende suivante à propos de Chullapanthaka, dans les commentaires Pālis du Dhammapada :

"Chullapanthaka était un disciple qui avait maîtrisé certains pouvoirs. Un jour, le Bouddha l'envoya chercher, et lorsque le messager atteignit le Sangha, il vit trois cents disciples assis en groupe, chacun d'eux exactement semblable aux autres. A sa question, "Qui est Chullapanthaka ?", chacun des trois cents répondit : "C'est moi Chullapanthaka". Le messager retourna chez son Instructeur déconcerté,

mais le Bouddha lui ordonna de retourner immédiatement et, si la même chose se produisait, de prendre par la main le premier qui disait s'appeler Chullapanthaka et de le lui amener." L'Instructeur savait que le disciple désirait montrer son pouvoir nouvellement acquis en suggérant son image illusoire à la conscience du messager. Ce pouvoir s'appelle *Mahāmāyā Iddhi* et, pour le manifester, Chullapanthaka devait vivement se représenter sa propre image, puis suggérer cette image dans le nombre voulu à la conscience du messager.

De même, les données scientifiques contemporaines viennent à l'appui de la théorie du karma exposée dans le bouddhisme. La science contemporaine enseigne que chaque génération hérite des caractéristiques distinctives des générations précédentes, non seulement en masse, mais dans chaque cas individuel.

La psychologie trouve sa *raison d'être* [en français dans le texte] dans cette exclusive et forte attention que le Bouddha a accordée aux processus mentaux, à la purification et à l'expansion de conscience chez ses disciples, quand il affirmait que la pensée est le facteur dominant de l'évolution de tout ce qui existe. Les processus psychologiques, dans le bouddhisme, sont étroitement rattachés à la physiologie.

Le bouddhisme ne trace aucune ligne de démarcation entre les processus psychiques et la matière. Les processus psychiques sont considérés comme des manifestations des plus subtiles qualités de la matière.

Dans les *Dialogues du Bouddha, 2ème partie*, nous trouvons une indication de l'existence, en plus du corps physique, d'un corps mental qui en est la contrepartie exacte et qui peut être extériorisé à volonté et agir à grande distance.

"Gardant son mental ainsi concentré, complètement purifié, parfaitement clair, exempt de dépravation, libre de souillures, prêt à l'action, ferme et imperturbable, il l'applique et le dirige pour évoquer le corps mental. Il appelle de ce corps un autre corps, ayant une forme faite de matière mentale, avec tous les membres et parties, et qui ne manque d'aucun organe. C'est comme si un homme devait extraire un roseau de sa gaine. Il saurait : "Voici le roseau, voilà la gaine. Le roseau est une chose, la gaine en est une autre. C'est de la gaine que le roseau a été tiré." De

même, le moine appelle de ce corps un autre corps, avec la même forme, fait de matière mentale, avec tous les membres et parties, et où ne manque aucun organe.

Affirmant que l'énergie est indestructible, le Bouddha considérait tout ce qui existe comme des agrégats des plus fines énergies.

Pour le physicien d'aujourd'hui, la puissance motrice est la matière, la perception de celle-ci par l'homme étant la réponse de ses sens à la vibration de l'énergie.

Et qu'est-ce que le dharma, sinon de l'énergie ?

Les dharmas, selon le bouddhisme, existent pour nous d'après leurs effets ; toutes nos perceptions sont, avant tout, des dharmas.

C'est pourquoi en traduisant cette formule dans le langage contemporain, nous pouvons dire que toutes les perceptions des sens sont exclusivement des effets de l'énergie, et que l'énergie est la seule entité réellement existante.

De même, son affirmation que la pensée agit à distance précède nos recherches dans le domaine de la transmission de pensée et de la téléphonie sans fil. Puisque la pensée est énergie, elle est donc soumise à la même loi dans son action que toute autre énergie. Nous savons que les ondes hertziennes se transmettent à des milliers de kilomètres dans l'espace sans aucun fil, avec pour résultat que tout récepteur vibrant à cette fréquence peut les capter. Alors, pourquoi l'homme ne pourrait-il pas émettre une énergie-pensée qui évoque des vibrations identiques chez celui qui est capable de s'y accorder ?

Ainsi, le Bouddha nous devance dans de nombreux domaines de la connaissance.

L'Éveillé a aussi fait remarquer la différence qui existe entre l'évidence et la réalité. Dans toute discussion contemporaine, on peut comparer ce qui va de soi à un mirage ou à une illusion (Māyā).

Cette grande sagesse, si on l'étudie non à la lettre mais dans son esprit, enrichirait une pensée sans préjugés de joyaux inestimables.

* * * * *

On peut appeler la philosophie du bouddhisme, l'analyse d'éléments détachés attirés en combinaison par la formation d'un courant individuel défini. Le courant individuel s'accumule et se nourrit des manifestations innombrables de l'homme sur la Terre, sur d'autres plans et d'autres mondes. Absorbant toutes les caractéristiques de chaque manifestation, ce courant se gonfle de possibilités, se transforme et reste éternellement contenu en lui-même. La véritable individualité, la véritable immortalité, est contenue dans la réalisation du véritable "Je" construit par d'innombrables combinaisons de manifestations humaines.

"Toute préoccupation au sujet de la personnalité est vaine ; le moi est comme un mirage, toutes les tribulations qui le touchent passeront. Elles s'évanouiront comme un cauchemar lorsque le dormeur s'éveille."

Dans le bouddhisme, l'homme n'est pas un futile pygmée tel qu'il apparaît à la pensée occidentale, mais le seigneur des mondes. Faisant partie du cosmos, comme lui, ses possibilités sont sans limites.

Les données sur la création cosmique, sur l'existence d'innombrables systèmes de mondes en mouvement éternel, qui se manifestent puis se dissolvent ; les affirmations que ces multiples mondes sont habités, et que leurs organismes évoluent en fonction des propriétés et de la structure de leur planète, coïncident avec ces problèmes scientifiques qui agitent à présent la pensée des vrais savants.

Ainsi, la science contemporaine, en accord avec les affirmations du bouddhisme fondamental, confirme la réalité de l'essence créatrice de vie de la grande Matière, et donc la nature très réaliste de cet enseignement tel qu'il fut donné pour la première fois.

Rendons un juste hommage à ce grand Penseur qui, mû par un Esprit puissant, a sondé les vraies fondations de l'Existence, a résolu les problèmes de la vie et a présenté, comme buts de l'évolution, la Coopération consciente avec le cosmos et la Communion avec les mondes lointains.

L'AVENIR

Aucun enseignement n'a prévu l'avenir avec une précision aussi grande que le bouddhisme. Parallèlement à la vénération pour le Bouddha, le bouddhisme développe la vénération des bodhisattvas – les futurs bouddhas. D'après la tradition, Gautama, avant d'atteindre l'Illumination, fut un bodhisattva pendant bien des siècles. Le terme *bodhisattva* comprend deux concepts : *bodhi* – illumination ou éveil, et *sattva* – essence. Qui sont ces bodhisattvas ? Les disciples du Bouddha qui, volontairement, ont renoncé à leur libération personnelle et, suivant l'exemple de leurs Instructeurs, sont entrés sur un long, épineux et fatiguant sentier d'aide à l'humanité. Ces bodhisattvas apparaissent sur terre au milieu des conditions de vie les plus diverses. Ne se distinguant physiquement d'aucune façon du reste de l'humanité, ils en diffèrent complètement dans leur psychologie, car ils sont constamment les hérauts du principe du Bien Commun.

Le Bouddha, dirigeant toutes les possibilités vers l'affirmation de l'évolution, ordonna à ses disciples de vénérer les futurs bouddhas plus que les bouddhas du passé. "De même que l'on vénère la nouvelle lune plus que la pleine lune, ainsi ceux qui ont foi en Moi doivent vénérer les bodhisattvas plus que les bouddhas." [72]

L'histoire ne nous a pas révélé, ailleurs, pareil exemple vivant de renoncement à soi. Selon la tradition, le Béni a prédit que le bodhisattva Maitreya serait son successeur.

"Et le Béni dit à Ananda : "Je ne suis pas le premier Bouddha qui soit venu sur terre, ni ne serai-je le dernier. En temps voulu, un autre Bouddha surgira dans le monde, un Saint, suprêmement illuminé, doué de sagesse, il embrassera l'univers ; incomparable conducteur d'hommes, il gouvernera les anges et les mortels. Il vous révélera les mêmes vérités éternelles que je vous ai enseignées. Il établira sa Loi, glorieuse dans ses origines, glorieuse dans son apogée, glorieuse dans son achèvement, en esprit et dans la lettre. Il proclamera une vie droite, totalement parfaite et pure, telle que je la

---

[72] Mādyamakāvatāra

proclame à présent. Ses disciples se compteront par milliers, alors que les miens se comptent par centaines."

Ananda dit : "Comment le reconnaîtrons-nous ?"

Le Béni répondit : "Il sera connu sous le nom de Maitreya !" [73]

Le futur Bouddha, Maitreya, comme son nom l'indique, est le Bouddha de compassion et d'amour. Ce bodhisattva est souvent appelé Ajita – l'Invincible – d'après la puissance de ses qualités.

Il est intéressant de noter que la vénération des bodhisattvas fut acceptée et développée seulement dans les écoles Mahāyāna. Néanmoins, la vénération du boddhisattva, Maitreya, en tant que successeur désigné par le Bouddha lui-même, est aussi acceptée dans le Hīnayāna. Ainsi, un bodhisattva, Maitreya, embrasse toute la perspective bouddhiste, car il en personnifie toutes les aspirations.

Quelles qualités doit posséder un bodhisattva ? L'enseignement du Bouddha Gautama et celui du bodhisattva Maitreya, donné par lui à Asanga, d'après la tradition au quatrième siècle (*Mahāyāna-Sūtrālankāra*), ont tous deux répondu, et ont surtout souligné : développement maximum de l'énergie, courage, patience, constance dans l'effort, intrépidité. L'énergie est la base de toute chose, car elle seule contient toutes les possibilités.

"Les Bouddhas sont éternellement en action ; l'immobilité leur est inconnue ; comme le mouvement éternel dans l'espace, les actions des Fils des Conquérants se manifestent à travers les mondes."

"Puissant, vaillant, ferme dans ses pas, ne rejetant pas le fardeau d'un accomplissement pour le Bien Général."

"Un bodhisattva éprouve trois joies : la joie de donner, la joie d'aider, et la joie de la perception éternelle. De la patience, toujours, en tout et partout. Les Fils des Bouddhas, les Fils des Conquérants, les bodhisattvas dans leur compassion active sont les Mères de toute Existence."

---

[73] Paul Carus, The Gospel of Buddha

À travers tout le monde bouddhiste, les rochers sur le bord des routes, portant l'image de Maitreya, révèlent l'avenir qui approche. Depuis les temps les plus reculés jusqu'à présent, cette Image a été érigée par les bouddhistes qui connaissent l'approche de l'ère nouvelle. De nos jours, de vénérables lamas, accompagnés par des disciples, peintres et sculpteurs, voyagent à travers les pays bouddhistes, ils érigent de nouvelles images du symbole des aspirations vers le rayonnant futur.

* * * * *

L'enseignement du Bouddha doit être vérifié et devrait être largement diffusé. De nos jours, il est étrange de penser à la Communauté et de ne pas connaître les fondations posées par le premier interprète-scientifique de la Communauté. La main du Bouddha fut infatigable en préparant l'expérience du laboratoire du monde. L'Éveillé a prescrit la communauté mondiale comme l'évolution de l'humanité ; ce fait, par lui-même, donne à son enseignement sa persuasion ardente.

Dans la structure de l'enseignement de l'Éveillé, l'on peut trouver d'innombrables niveaux, les portes s'ouvriront partout à l'appel de la communauté. La connaissance précise de l'Éveillé lui a permis de déterminer la condition exacte de ses contemporains et de percevoir la communauté universelle qui n'existera que dans un avenir lointain.

Le respect pour le Bouddha était tel que personne n'a assombri l'image de l'Instructeur en l'affublant du travestissement de la divinité. Le Bouddha s'imprime dans les esprits comme un Homme, comme un Instructeur qui affirme. Dans cette léonine affirmation ardente, il parvint à prévoir Maitreya – le symbole de l'ère de la compréhension de la grandeur de la matière et l'affirmation de la grande communauté universelle !

* * * * *

Le Béni a dit : "Discernez ceux qui comprennent et ceux qui approuvent. Celui qui comprend l'enseignement n'hésitera pas à l'appliquer dans la vie, celui qui approuve hochera la tête et louera l'enseignement comme une sagesse remarquable, mais n'appliquera pas cette sagesse dans la vie.

Beaucoup ont approuvé, ils sont comme une forêt desséchée, sans fruits et sans ombrage. Seule la décrépitude les attend.

Ceux qui comprennent sont en petit nombre ; comme une éponge, ils absorbent la précieuse connaissance et sont prêts à nettoyer les horreurs du monde avec ce précieux liquide.

Celui qui a compris ne peut faire autrement que d'appliquer l'enseignement, parce qu'en réalisant la conformité au but, il l'accepte comme solution de la vie.

Ne perdez pas trop de temps avec ceux qui approuvent. Laissez-les d'abord démontrer l'application du premier appel."

Cette attitude à l'égard des nouveaux venus, pleinement conforme au but, est ainsi attribuée au Béni.

* * * * *

Tout ceci signifie que la purification de l'Enseignement ne repose pas seulement sur l'acceptation de ses fondements, mais sur son application dans la vie. Il est impossible de comprendre abstraitement l'enseignement du Béni. Nous voyons combien il pénètre profondément la vie lorsque nous réalisons à quel point des pays entiers se sont écartés de l'Enseignement, lorsqu'au lieu de l'appliquer, ils l'ont tourné en discours abstraits. Au Tibet, l'intérêt religieux diminue nettement. On peut même remarquer l'accroissement de l'enseignement Bön, l'antithèse du bouddhisme.

Le Tashi-Lama a trouvé impossible de rester au Tibet. Suivant son exemple, beaucoup des meilleurs lamas ont quitté ce pays. Sans ces lamas cultivés, la vie religieuse du Tibet est tombée en sommeil.

De tels exemples sont utiles pour observer comment s'est effectuée la distorsion de l'Enseignement.

En même temps, on voit quelle victoire a remporté l'Enseignement dans d'autres contrées où les hommes se préoccupent d'en appliquer les fondations dans la vie.

Les disciples de l'Hīnayāna accomplissent la même tâche avec la nouvelle tendance à la tolérance.

Le Bouddha, la Source, et Maitreya, l'Espoir universel, uniront les austères partisans de l'Enseignement du Sud avec la multiformité du Nord.

Ce qui est essentiel pour le futur immédiat se manifestera certainement de lui-même. Au lieu d'envelopper l'Enseignement dans des commentaires, il sera de nouveau restauré dans la beauté et la valeur de sa concise conviction. La nouvelle ère de Maitreya a besoin de conviction. La vie dans sa totalité doit être purifiée par la flamme de l'accomplissement. Le grand Bouddha, qui a préordonné Maitreya, a prescrit le sentier pour la totalité de l'existence. Par ces sages et clairs accords, la nouvelle évolution nous appelle.

Cette exigence de purifier l'Enseignement n'est pas accidentelle. Les dates approchent. L'image de Maitreya est prête à surgir. Tous les Bouddhas du passé ont uni leur sagesse, leur expérience, et les ont remises à l'Etre Béni qui vient.

Le lama proclame :

"Que la vie soit ferme comme le diamant,

victorieuse comme l'étendard de l'Instructeur,

puissante comme un aigle,

et puisse-t-elle durer pour l'éternité."

SOURCES

Sources citées en bas de page, listées dans l'ordre de leur apparition

1. *Anguttara-Nikāya*
2. *Aśvaghosha, Fo-Sho-Hing-Tsan-King, A Life of Buddha, version chinoise du Buddhacarita*
3. *Buddhist Birth Stories, ou Jātaka Tales*
4. *Majjhima-Nikāya*
5. *Śikshāsamuccaya, compilation de Śāntideva*
6. *Śāntideva, Bodhicaryāvatāra*
7. *Sutta-Nipāta*
8. *Dhammapada*
9. *Mahāvagga*
10. *M.P. Grimblot, Sept Suttas Pālis*
11. *The Jātaka*
12. *Milinda-Pañha, The Questions of King Milinda*
13. *Paul Carus, The Gospel of Buddha*
14. *Samyutta-Nikāya*
15. *Itivuttaka*
16. *Sūtra of Forty-two Sections*
17. *The Udanā*
18. *Aśvaghosha, Buddhacarita*
19. *Mahāparinirvāna Sūtra, The Book of the Great Decease*
20. *Kathā-Vatthu*

21. *Mahāvastu*
22. *Saddharma-Pundarikā, The Lotus of the Wonderful Law*
23. *Mādhyamakavritti*
24. *Lalitavistara*
25. *Sermons of a Buddhist*
26. *Mādyamakāvatāra*